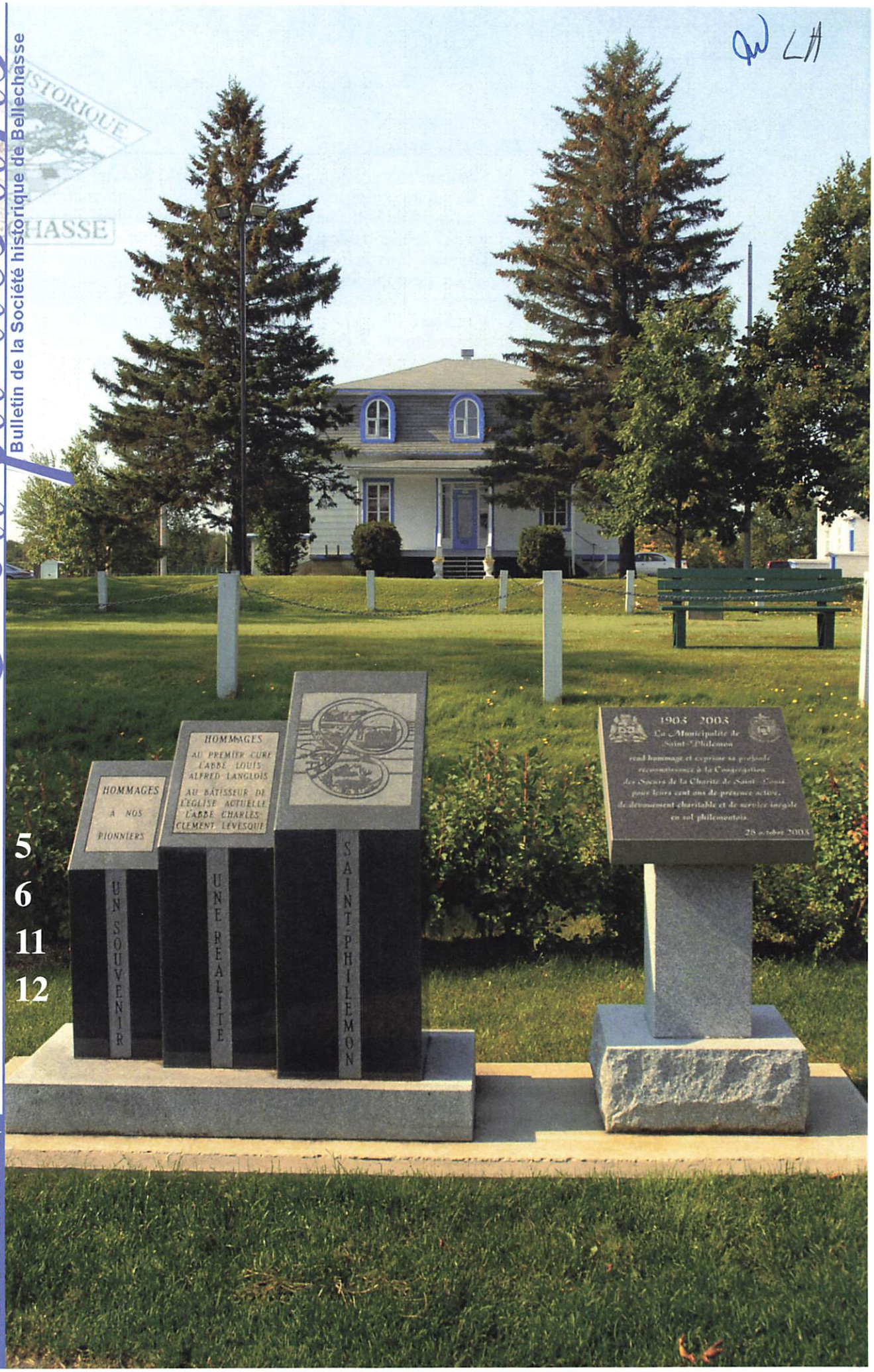
Au fil des ans

Bulletin de la Société historique de Bellechasse

Spécial
St-Philémon

Alexis Mailloux 5
Lucien Pouliot 6
Les petites sœurs 11
Ouverture des cantons 12

vol. 21 - n° 1 - Hiver 2009 5$



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE

Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse
président: Jean-Pierre Lamonde, 418 887-3761
lamondej@globetrotter.net

vice-président: Conrad Paré, 418 887-3238
conpar@globetrotter.net

trésorière: Gisèle Lamonde, 418 887-3761
gisele.lamonde@globetrotter.net

secrétaire: Nicole Picard, 418 837-9768
picard.tardif@sympatico.ca

Lise Fleury Gosselin: 418 887- 6030
fleuryl@globetrotter.net

Réjean Bilodeau: 418 789- 3664

Paul St-Arnaud: 418 884-4128
paulst-arnaud@globetrotter.net

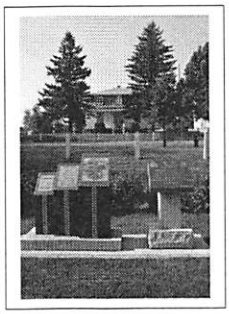
Pierre Prévost: 418 882-3528
rnjd@mediom.qc.ca

Robert Lebrun: 418 883-5110
robert.lebrun@globetrotter.net

Membres d'honneur de la Société historique de Bellechasse
0006 André Beaudoin
0008 Claude Lachance
0016 Fernand Breton
0019 Benoît Lacroix
0033 Roger Patry
0038 Claudette Breton
0162 Charles-Henri Bélanger

Territoire de la Société historique de Bellechasse
Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

Responsable de la publication: Société historique de Bellechasse
Coordinateur: Robert Lebrun
Equipe éditoriale: Conrad Paré, Jean-Pierre Lamonde, Robert Lebrun.
Inscription et renouvellement: Lise Fleury Gosselin
Revision des textes: Louise MacDonald
Conception graphique: Julien Fontaine - *julien.fontaine278@gmail.com*



Couverture:
«Au parc de Saint-Philémon, situé en face du presbytère, on souligne les cent ans de service des Soeurs de la Charité de Saint-Louis»

Ph: Paul St-Arnaud

Cotisation annuelle: 20 $

Adresse postale: *8, avenue Commerciale, Saint-Charles, G0R 2T0*

Courriel: *redaction@shbellechasse.com*

Site Web: *www.shbellechasse.com*

Dépôt légal:
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006 ISSN D381 079

Les textes publiés dans cette revue sont la responsabilité de leurs auteurs.

Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, Au fil des ans est publié quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Mot du président

L'équipe chargée de la production du livre sur le patrimoine religieux en Bellechasse poursuit ses travaux de façon intensive jusqu'à la fin de mars. Plus de trois cents pages de photos, descriptions et récits pour finalement présenter un bon aperçu de la richesse de notre patrimoine à caractère religieux. J'espère que vous l'apprécierez. Savez-vous que nous recevons régulièrement des demandes pour le livre Bellechasse, dont l'édition est épuisée depuis plus d'un an ? Cette fois, ne ratez pas l'occasion ; le livre sur le patrimoine religieux sera prêt en septembre.

Le conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse a décidé de tenir son assemblée générale annuelle à la mairie de Saint-Philémon. Une première! Aussi, nous vous y invitons nombreux. **Date : 26 avril, 14 h.** L'assemblée sera suivie d'une visite guidée de l'église locale, oeuvre de l'architecte David Ouellet et des frères Joseph et David Levesque comme constructeurs.
Pierre Prévost, membre du CA et Marie-Josée Deschênes, architecte, seront vos guides. En remplacement d'André Beaudoin au conseil d'administration, nous suggérerons à l'assemblée générale un candidat, Claude Gignac de Buckland.

Vous avez certes observé que la Une du bulletin a changé de présentation. Est-ce que cela vous plait ? Enfin, vous trouverez sur le site de la SHB deux textes de Pierre Prévost, l'un portant sur le saint patron Philémon et l'autre sur Alexis Mailloux. Voir dans l'onglet Articles des membres.

Jean-Pierre Lamonde, président
shb@shbellechasse.*com*

Mot de la rédaction

Ce numéro d'« Au fil des ans » a été possible grâce à la générosité de plusieurs personnes. Un grand merci à mes collègues du comité de rédaction, Jean-Pierre et Conrad, qui se sont partagé toutes les tâches inhérentes à la production de la revue.

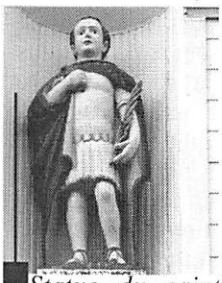
Il m'a été impossible de me joindre à eux, en raison d'épreuves que j'ai dû surmonter avec toute l'énergie dont je disposais. Également à la famille de M. Yvon Lemieux, M^me^ Annette et leur fils, Francis. Pour les mémoires et le soutien indéfectible au patrimoine de Saint-Philémon, notre reconnaissance aux religieuses qui maintiennent vie et âme dans les murs des édifices paroissiaux. Lors de ma visite dans ce village, j'ai eu le privilège de consulter et de photographier une documentation immense et des lieux merveilleux, et surtout de côtoyer la passion de la générosité. Le dialogue continue entre vous et votre revue. Une de nos membres et sa famille sont à la recherche de vieilles photos d'un militaire né dans Bellechasse et elle nous promet un article parsemé de quelques perles historiques. Une autre nous a déjà fait parvenir un hommage à son père, combattant de la Deuxième Guerre. N'hésitez pas à communiquer avec nous si vous avez des choses à dire sur ce thème ou tout autre sujet.

Robert Lebrun *redaction*@shbellechasse.*com*

Sommaire

- 1886, naissance de Saint-Philémon 3
- La foi n'aura pas suffi 3
- Trouvailles *Lecteurs, qu'en pensez vous?* 4
- Alexis Mailloux, *Humble naissance et brillante carrière* 5
- Lucien Pouliot *Homme de courage et de labeur en agriculture* 6
- Une généalogie peu ordinaire! 10
- Les petites soeurs de Saint-Philémon 11
- Bellechasse et l'ouverture des cantons 12
- *Personnalités issues de Saint-Philémon* 15
- *Des mots pour le dire* 16
- *L'abbé Charles-Henri Morin* 17
- *Hommage* Prisque Bélanger et Geneviève Gosselin 18
- *La croix de chemin des Lemieux* 19
- Joseph Marceau, *un patriote exilé* 20
- *Avis de convocation* 23

1886, naissance de Saint-Philémon



Statue du saint patron Philémon installée dans une niche en façade de l'église.
Ph : Paul St-Arnaud

Le 4 novembre 1886, le Cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau nommait l'abbé Louis-Alfred Langlois 1er curé de la nouvelle paroisse de Saint-Philémon.

Cette nomination venait pour ainsi dire couronner plusieurs années d'efforts de la part des colons. L'année 1862 voit arriver les premiers défricheurs en sol philémontois. Michel Letellier à qui Villebond Gagné avait vendu une terre pour qu'il puisse la défricher et s'y établir avec sa famille est le tout premier d'entre eux.

Vers 1876,une première chapelle est érigée dans le canton Mailloux. Le curé Delagrave de Saint-Paul et le curé Onésime Brousseau de Saint-Damien se relayent dans la nouvelle mission pour y apporter le ministère de l'Église. Quelques semaines avant la nomination du curé Langlois, le cardinal Taschereau nomme la nouvelle paroisse SAINT-PHILÉMON. Pourquoi ce choix? La réponse se trouve dans une toute petite lettre que Saint- Paul adresse à Philémon un disciple « bien-aimé » comme il l'appelle. Aux premiers temps de la vie de l'Église, Paul fut animé d'un grand zèle apostolique. Ses nombreuses lettres aux Romains, Colossiens, Hébreux, etc.. illustrent magnifiquement le rayonnement de Paul. L'archevêque de Québec choisit le nom de Saint-Philémon parce qu'elle est voisine de celle dédiée à Saint-Paul. Il s'agit là d'une belle façon de rappeler le lien qui existait entre Paul et son disciple Philémon.

Saint-Philémon vient de naître! Plus d'une quinzaine de pasteurs prendront le relais de l'abbé Langlois et s'y succéderont à la cure. Le dernier curé résident de la paroisse fut l'abbé Charles-Henri Morin qui prit sa retraite en 1993. À cette date, un premier regroupement fut effectué avec la paroisse de Saint-Cajetan d'Armagh. Le prêtre qui desservait les deux paroisses, l'abbé Jean-Guy Bourget, s'établit à Armagh.

Quelques années plus tard, en 2002, un nouveau regroupement pastoral incluant les paroisses de Saint-Philémon, Saint-Nazaire, Saint-Damien, Notre-Dame-Auxiliatrice-de-Buckland et Saint-Cajetan d'Armagh est mis en place et la nouvelle équipe pastorale réside au presbytère de Buckland. ❑

LA FOI N'AURA PAS SUFFI

Par Robert Lebrun

Ce qui m'interpelle comme sociologue, économiste et amateur d'histoire, ce sont les caractéristiques de la population de Saint-Philémon depuis sa fondation et de tâcher de déchiffrer les caractères qui en conditionnent le destin. C'est l'objet de cet article : cerner autant que faire se peut la « personnalité » de la communauté dans cet espace de pays défini et comprendre, autant que possible, les moteurs de son évolution pour apprécier l'empreinte que cette collectivité laisse dans son histoire propre et dans la nôtre. Mes outils sont les recensements, qui présentent les données sociologiques essentielles de chaque communauté; dans le cas qui nous intéresse, ceux de 1881, de 1901 et de 1911. L'analyse de l'âge de la population, ainsi que la nomenclature des occupations professionnelles des habitants est très révélatrice.

Selon ces relevés gouvernementaux officiels, avant même que la paroisse ne fût créée, un « township » existait déjà, connu sous le nom de ce merveilleux bâtisseur du Sud, le « curé Labelle de Bellechasse », pourrait-on dire, l'abbé Alexis Mailloux. En 1881, on compte 701 personnes habitant Saint-Philémon (circonscription de recensement « Mailloux » avant la création de la paroisse) dont la moyenne d'âge est de 26,28 ans, soit l'âge idéal à la fois pour faire prospérer la terre et pour se reproduire, après avoir fondé une famille. La relève est d'ailleurs abondante au village puisque 55 % de la population a entre 0 et 20 ans; plus immédiatement, on compte 123 jeunes entre 10 et 20 ans, dont 85 dans le groupe d'âge des 16 à 20 ans. Le groupe des enfants âgés de 0 à 9 ans (37 %) est aussi important en nombre que celui des adultes qui travaillent la terre (36.6 %). Même si la terre doit être arrachée à la forêt, les conditions sociétales sont réunies pour assurer une croissance durable à moyen ou long terme.

En 1901, la moyenne d'âge de la population se situe à 22,83 ans. Un rajeunissement exceptionnel et de très bon augure pour la suite des temps. La relève est forte et la venue de l'éducation laisse présager de grandes choses. Malheureusement, entre 1901 et 1911, la paroisse perd 162 habitants.

Saint-Philémon à une autre époque
Ph : Collection Annette Chamberland-Lemieux

Cardinal Taschereau, archevêque de Québec de 1870 à 1898
Studio Livernois de Québec, collection Robert Lebrun

Et puisque, à cette dernière date, la moyenne d'âge s'élève à 30,25 ans, on est forcé de constater que ce sont en majorité les plus jeunes qui ont quitté et que le déclin de la paroisse est amorcé. Le changement a été brutal. En 1886, le « township » érigé par le conquérant anglais est doté d'une paroisse catholique par le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau (photo). L'histoire raconte que le cardinal ne craignait pas l'assimilation de ses ouailles par les nouveaux colons anglais, ni leur apostasie en faveur des religions anglicane ou protestante, mais plutôt l'exode vers les États-Unis qui menaçait de dépeupler Bellechasse. À sa création en 1886, la paroisse de Saint-Philémon comptait plus de 1 100 âmes, 951 en 1901 et 789 en 1911. Ainsi, la foi et le clocher n'auront pas suffi à conserver la communauté sur la voie de la prospérité puisqu'en trente ans le village a perdu près de 40 % de sa population.

L'explication de cet exode vers l'extérieur de l'espace patrimonial se trouverait peut-être dans l'évolution des occupations professionnelles des habitants de la paroisse. Si, en 1881, tous les mâles sont cultivateurs ou fils de cultivateur, à l'exception d'un menuisier et d'un journalier, en 1901, on dénombre vingt et une occupations (69 personnes), dont le groupe des « voyageurs » et celui des « journaliers » sont les plus imposants. Le village semble vivre relativement bien en autarcie : tous les métiers et professions essentiels à la vie d'une communauté y existent, y inclus un médecin. Le recensement de 1911 démontre que la situation est devenue très ambiguë. D'une part, le nombre des métiers et professions représentés dans la municipalité passe à vingt-cinq, ce qui semble indiquer une augmentation des occupations pour satisfaire à des besoins plus diversifiés de la communauté villageoise. D'autre part, le nombre de journaliers, c'est-à-dire ceux qui n'ont aucun métier ou occupation spécifique est multiplié par plus de quatre, passant de quinze à soixante-cinq, tandis que le nombre de voyageurs déclinait de onze, en 1901, à un seul, dix ans plus tard. L'économie de la paroisse cesse de s'exporter. C'est maintenant la force de travail qui quitte le Massif. Le nombre élevé de personnes sans profession ou métier définis laisse croire que dans le milieu philémontois d'alors, l'emploi était précaire et qu'il n'y avait plus de terres disponibles. Ce surplus de main-d'œuvre a eu comme conséquence que les personnes les moins qualifiées se sont détachées assez facilement du milieu où elles n'arrivaient plus à vivre aisément. Ainsi, une main-d'œuvre jeune, libre et peu qualifiée est fortement attirée par le boom industriel d'une autre région où les emplois à contenu peu exigeants sont en surnombre.

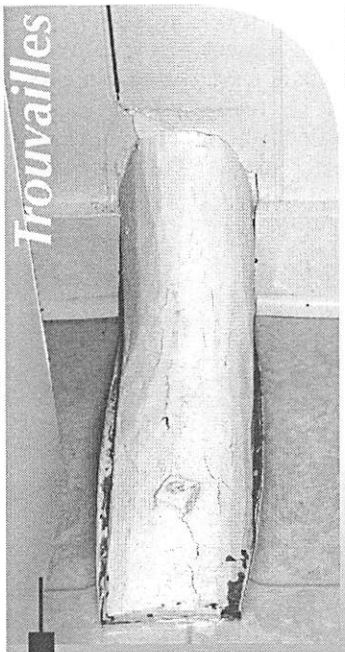
La migration aurait donc eu quelques causes principales : une faible demande d'emplois stables et non qualifiés au village et, en contrepartie, l'attrait d'un milieu industriel en pleine effervescence, sans exigence autre que la volonté de travailler. On pourrait ajouter aussi une meilleure rémunération et un travail physique moins exigeant qu'en agriculture. Avis aux amateurs qui voudraient bien mener des recherches sur ces sujets. Le champ est ouvert! ❑

Trouvailles

Lecteurs, qu'en pensez vous?

Par Robert Lebrun

Une branche d'arbre utilisée pour assujettir les murs du deuxième étage du presbytère de Saint-Philémon, actuellement habité et entretenu par les sœurs. Cette utilisation d'une « fourche » de gros arbre était courante en construction navale. Que savez-vous de ces techniques? En avez-vous déjà vu quelque part? Quelle essence d'arbre fallait-il utiliser? Était-ce plus solide que le fer? D'autre part, cette clochette particulière, plutôt une sorte de carillon sur pied, dont les notes sont les mêmes que celles des cloches d'une église, lorsque, évidemment, il n'y en a que trois. Ce carillon a-t-il servi au couvent, au pensionnat, dans une chapelle? Qui peut le dire avec précision! Le métal utilisé est soit de l'argent, soit du bronze recouvert d'argent. Ce qui laisse croire à une fabrication par des artisans spécialisés ou par des professionnels. Chaque note est d'ailleurs fort juste. Donc, l'instrument a été fait à dessein. Reste à savoir pourquoi.
Quel est votre avis cher lecteur d'« Au fil des ans »? ❑



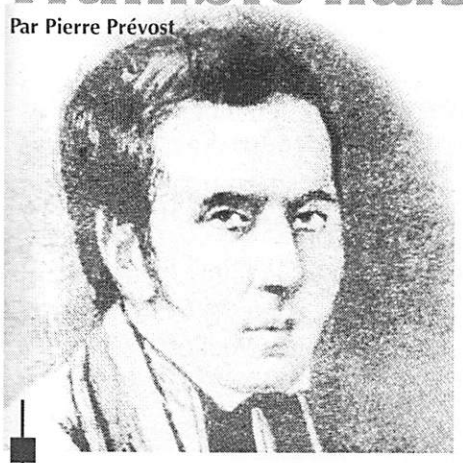
Partie de fourche d'arbre
Ph: Robert Lebrun

Carillon
Ph: Yvan Gravel

Merci de faire parvenir votre commentaire à redaction@shbellechasse.com

Alexis Mailloux, Humble naissance et brillante carrière

Par Pierre Prévost



Alexis Mailloux, intimement lié à Bellechasse

Ses débuts – Île-aux-Coudres, 9 janvier 1801. Thècle Lajoie met au monde le petit Alexis Mailloux. Étant donné le décès prématuré de sa jeune épouse, son père, Amable Mailloux (1758-1823), consent à la prise en charge du jeune enfant par le capitaine de milice Joseph Dufour. En visite à l'île à l'automne 1814, l'abbé Jérôme Demers du Séminaire fait la connaissance du jeune Alexis et lui offre une bourse d'études au Séminaire de Québec. Il ramène le garçon avec lui, offrant ainsi au petit Alexis la promesse d'un avenir meilleur. Après de brillantes études, Alexis est ordonné prêtre en mai 1825 par Mgr Plessis et commence sa carrière pastorale à titre de chapelain dans le faubourg Saint-Roch de Québec. Le 26 septembre 1829, Mgr Bernard-Claude Panet le nomme 1er curé de cette paroisse, charge qu'il conservera jusqu'en 1833. Il se lasse bientôt de la ville et demande qu'on lui assigne une cure en milieu rural. Son vœu est partiellement exaucé lorsque les autorités diocésaines l'assignent à Fraserville (Rivière-du-Loup), mais à titre de prêtre desservant. Il y passera plusieurs mois avant que son supérieur ne lui signifie d'aller diriger le nouveau collège du curé Painchaud à Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Séjour à Sainte-Anne-de-la-Pocatière

À compter de 1839, Mailloux organise des retraites paroissiales. En croisade de tempérance sur la Côte-du-Sud, il s'arrête à Saint-Henri en 1839, plaçant au ban de la société l'ivrognerie et incitant les fidèles à la piété et au repentir. Emboîtant le pas aux curés de Beaumont, de Saint-Jean-Chrysostome, de Saint-Denis-de-la-Bouteillerie, Alexis Mailloux établit en 1841 la *Société de tempérance de la croix noire* pour combattre la consommation abusive d'alcool. « Victoire, tu régneras; O Croix! Tu nous sauveras. » Il décide par la suite d'agrandir le collège afin qu'on y dispense un cours commercial. Aidé de son collègue François Pilote et des habitants de Sainte-Anne, il travaille à couper le bois de charpente et à transporter les matériaux de construction de la nouvelle aile, terminée en 1842. À la fin de cette année, le conseil de fabrique l'autorise à faire tracer le plan pour une nouvelle église. Cependant, épuisé, il se retire chez le curé Antoine Langevin à Saint-Basile de Madawaska d'avril à août 1843. En novembre de la même année, Mailloux reçoit l'autorisation d'ériger la confrérie du Saint-Cœur-de-Marie et le 16 juin 1844, il fait approuver par ses marguilliers une requête qu'il présentera à Mgr Signaÿ dans laquelle il traite du mauvais état de l'église et demande l'autorisation d'en construire une nouvelle au même emplacement. Le 19 juin 1945, le curé Charles Bégin de Rivière-Ouelle bénit la 1ère pierre du nouveau temple. Le bâtiment sera consacré sous la présidence de Mgr Magloire-Auguste Blanchet le 7 octobre 1846. À la fin de 1847, l'abbé Mailloux quitte Sainte-Anne pour se consacrer à la prédication de retraites.

Alexis Mailloux, prédicateur et colonisateur

À partir de 1848, Mailloux séjourne à Saint-Charles chez son ami le révérend Villeneuve avec lequel il fonde une société de colonisation pour le développement des cantons de Buckland, Armagh, Mailloux, Roux, Bellechasse et Daaquam. On raconte de lui qu'en plus de participer aux travaux, il passait une partie de ses nuits à prier à la place de ses compagnons accablés de fatigue. Michel Letellier fut le 1er colon à s'établir dans ce canton où émergera la mission Notre-Dame-de-Mailloux, hameau désigné depuis 1893 sous l'appellation de municipalité de Saint-Philémon. Quelques années plus tard, en souvenir de l'abbé Mailloux, le curé Beaubien de Saint-Raphaël initiera la construction du « chemin Mailloux », une route de colonisation d'une longueur projetée de 34 milles partant du chemin Taché *(l'actuelle route 216)* et devant aboutir aux frontières canado-américaines. Le 25 juin 1849, on le retrouve à Québec bénissant la 1ère église Saint-Jean-Baptiste. S'intéressant à la musique, le grand vicaire s'attarde à l'occasion sur l'orgue de la fabrique de Saint-Charles. C'est durant cette période qu'il écrit ses ouvrages *La croix présentée aux membres de la Société de tempérance* (1850) et *Le Manuel des parents chrétiens ou devoirs des pères et des mères dans l'éducation religieuse de leurs enfants* (1851). En mars 1857, il part pour l'Illinois afin d'enquêter sur le schisme causé par son ancien collègue, Charles Chiniquy. Rentré au pays, Mailloux se charge de la cure de Saint-Bonaventure-d'Hamilton en Gaspésie de 1863 à 1865. En mars 1866, il accepte l'hospitalité du révérend Martineau de Saint-Charles jusqu'à juin 1870. À partir de 1868 jusqu'à son décès, Mailloux vit en alternance entre Saint-Henri et Saint-Charles, secondant les curés Jacques-Benjamin Grenier (1808-1878) et David Martineau (1815-1888).

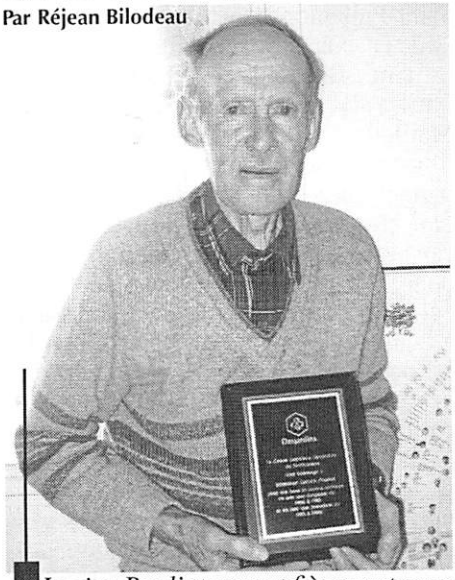
Ses derniers jours

Au mois de mai 1877, suite à un vœu qu'il avait fait, il prêche 30 sermons sur la Sainte Vierge. Pendant le triduum de sainte Anne, on le trouve évanoui dans le jardin du presbytère de Saint-Henri. Sentant sa fin proche, il se fait reconduire à l'Île-aux-Coudres le 31 juillet par le sacristain Charles Couët. Durant l'office du matin du 4 août, une faiblesse l'envahit ; il se rend à la sacristie où on lui prodigue des soins. Vers le milieu de l'après-midi, en lui apportant une « potion cordiale », on le trouve inanimé dans son lit. Le Grand Vicaire s'éteint à l'âge de 76 ans et 6 mois. Ses funérailles sont célébrées le 8 août à l'Île-aux-Coudres par l'archevêque Elzéar-Alexandre Taschereau (1828-1898). Il y repose depuis. ❑

Un homme de courage et de labeur en agriculture

Lucien Pouliot

Par Réjean Bilodeau



Lucien Pouliot posant fièrement avec son trophée de la Caisse populaire de Saint-Philémon pour son implication sur la période 1966 à 1996 comme administrateur durant 17 ans, dont 13 à titre de président. **Ph : Collection famille Pouliot**

Dans sa résidence du rang St-Alfred à St-Philémon, Lucien Pouliot est un fidèle témoin du passé. Il a maintenant 84 ans, il est calme et serein. Claude Gignac et moi l'y avons rencontré. Doué d'une très bonne mémoire et d'un jugement remarquable, monsieur Pouliot nous a reçus avec affabilité et il nous a généreusement transmis toute l'information pertinente sur ses ancêtres Pouliot, étant lui-même descendant en ligne directe de l'ancêtre commun de tous les Pouliot d'Amérique, Charles Pouliot.

Né de Jean Pouliot et de Jeanne Jouseph en avril 1628, l'ancêtre Charles serait parti de Bellême en Basse-Normandie pour venir se fixer en Nouvelle-France. En 1662, par-devant le notaire Guillaume Audouart, il signait un contrat de mariage avec une Parisienne, Marie Fayet, mais le mariage fût annulé. Charles jeta par la suite son dévolu sur Françoise Kajard et le couple s'engagea en mariage devant Claude Auber, premier notaire de la seigneurie de Beaupré, qui rédigea le contrat le 5 juin 1667. Le mariage fut célébré le même jour. Charles Pouliot était maître-charpentier et il excellait dans la construction des moulins, un des équipements essentiels que les seigneurs devaient mettre à la disposition de leurs censitaires. Ainsi, c'est lui qui construisit le 1er moulin à farine de l'Île d'Orléans, mandat qui lui fût confié par l'abbé Charles de Lauzon, seigneur de Charny. Le couple Pouliot-Meunier eût 11 enfants et nous présentons ci-après l'arbre généalogique de Lucien Pouliot.

Famille Pouliot

1re gén. Charles Pouliot
m. 05-06-1667, C. Auber,
Françoise Meunier

2ème gén. Jean Pouliot
m. 11-02-1697, C. Chambalon,
Madeleine Audet

3ème gén. François Pouliot
m. 17-01-1735, St-Laurent I.O.,
Madeleine Chabot

4ème gén. Pierre Pouliot
m. 18-08-1774, St-Laurent I.O.,
Geneviève Godbout

5ème gén. Antoine Pouliot
m. 25-07-1803, St-Jean I.O.,
Angélique Gobeil

6ème gén. Pierre Pouliot
m. 22-02-1848, St-Vallier,
Adélaïde Tanguay

7ème gén. Fortunat Pouliot
m.27-08-1889, St-Gervais,
Aurélie Bilodeau

8ème gén. Alfred Pouliot
m.07-10-1919, St-Raphaël,
Alexina Beaudoin

9ème gén. Roger Pouliot
m.15-10-1955, St-Magloire,
Judith Morin

son frère Lucien Pouliot célibataire
(pour les autres, voir la photo de famille)

10ème gén. Daniel Pouliot
m. 01-05-1981, St-Paul de Montminy,
Pauline Talbot
et son frère Paul

11ème gén. Marc, Joanie, Louis et Éloïse Pouliot

Lucien Pouliot est né le 23 novembre 1924 au rang St-Alfred de St-Philémon, à l'endroit même où il demeure encore aujourd'hui, dans cette résidence que son père a construite deux

Photo de famille de Fortunat Pouliot prise à Armagh. De gauche à droite, rangée du bas : Maurice, René, Fortunat, Aurélie et Monique; rangée du centre : Léopold, Maria, Léda, Élise, Laure, Anna et Jeannette; à l'arrière : Philippe, Alfred, Joseph, Albert, Arthur, Jules et Édouard. **Ph : Collection famille Pouliot**

ans après son mariage.

Humblement, Lucien avoue avoir été heureux là où il a vécu et il se dit fier de pouvoir y vivre encore à l'âge de 84 ans. Lucien est issu d'une famille de huit enfants dont il était le cinquième et c'est avec un rythme de voix lent et captivant qu'il nous parle de son père Alfred Pouliot, de son grand-père Fortunat et de son frère Roger. Ce dernier décéda tragiquement le 30 juin 1972 à l'âge de 44 ans. Célibataire, Lucien joua alors le rôle de père pour le petit Daniel qui survécut «miraculeusement». En effet, Daniel, tout jeune enfant était près de son père lorsqu'ils furent enterrés vivants par l'effondrement des rebords d'un canal creusé par une pelle mécanique. Les sauveteurs ne pouvaient pas entendre les cris de l'enfant, mais ils le retrouvèrent indemne, protégé par son père, ce qui l'avait sauvé d'une mort certaine. Ce fut la consternation dans toute la paroisse, et la nouvelle se répandit dans les environs. C'est ainsi que naquirent une grande complicité et une grande affection entre l'oncle et le neveu.

Fortunat Pouliot naquit à St-Lazare de Bellechasse le 11 février 1863 et fut baptisé le même jour. Il était le douzième d'une famille de dix-neuf enfants. Il avait 6 ans lorsque ses parents déménagèrent à « la huitième » d'Armagh. Quelques années plus tard, Fortunat quitta la maison pour s'installer sur un lot de colonisation à la fourche d'Armagh, de l'autre côté de la rivière, et son frère Didier s'installa voisin de lui. Par la suite, Fortunat épousa Aurélie Bilodeau, fille de Pierre Bilodeau de St-Gervais, fermier et commerçant. Leur première rencontre eut lieu lorsque Fortunat se rendit acheter des patates chez Pierre et que la belle Aurélie l'aida à les empocher. Cette jeune fille avait les yeux bleus et une belle chevelure blonde et c'est ce qui a séduit Fortunat puisqu'après sept rencontres seulement, le mariage fut célébré, soit le 27 août 1889. Aurélie quitta St-Gervais afin de suivre Fortunat pour habiter avec lui dans une petite maison construite à travers les souches. Tous les deux, ils réussirent à défricher ce lot pour en faire une petite ferme. Le couple aura dix-sept enfants si bien que Fortunat dut construire une maison plus grande pour y loger sa famille. Cette terre fût léguée à son fils Arthur, mais un incendie détruisit la résidence en 1966 alors que la propriété était devenue celle de monsieur Armand Thibault. Actuellement, la terre appartient à monsieur Maurice Thibault qui loue le terrain à Michel Pouliot, le petit-fils de Didier.

Pendant que les filles aidaient leur mère, les garçons devinrent des hommes et Fortunat acheta un moulin à scie et la terre aboutant la sienne, de l'autre côté de la rivière. Ce moulin, de construction « moderne », était actionné par un engin à vapeur offrant une bonne capacité de sciage pour construire de nombreuses maisons des alentours, dont celles des propriétaires travaillant à la construction du chemin de fer. Malheureusement, le moulin brûla en 1912 au grand désespoir de Fortunat qui fut fort éprouvé par l'événement. Par la suite, Fortunat songea même à acheter un moulin disponible à Port-Daniel en Gaspésie. Mais puisqu'il aurait dû vendre sa terre et déménager, il préféra y demeurer avec sa famille. À cette époque, il n'y avait pas d'assurance-incendie et Fortunat dut accuser une lourde perte. Travailleur infatigable, Fortunat, aidé de ses fils, contracta des coupes de bois sur les terres du gouvernement à St-Magloire. Arthur et Monique se souviennent que leur père berçait affectueusement ses enfants tous les soirs tout en leur racontant des histoires que tous écoutaient avec attention. Ils en redemandaient même. Fortunat Pouliot est décédé le mardi 7 septembre 1926 à l'âge de 63 ans, à St-Cajetan d'Armagh. Il fut inhumé le même jour, laissant derrière lui Aurélie et leur descendance : 17 enfants, 84 petits-enfants, 190 arrière-petits-enfants.

Lucien Pouliot n'avait que deux ans lorsque son grand-père Fortunat est décédé, mais il se souvient fidèlement de ce que lui ont raconté ses oncles et tantes. Par contre, Lucien se rappelle très clairement les souvenirs racontés par son père Alfred. Voici ce qu'il nous en dit : « Mon père, qui est né à la fourche d'Armagh le 11 novembre 1890, a quitté ses parents dans la jeune vingtaine pour épouser Alexina

Photo de famille de Alfred Pouliot et Alexina Beaudoin prise à Saint-Philémon. De gauche à droite, rangée de bas : Thérèse, Alexina Beaudoin, Robert O.M.I., Alfred et Pauline; rangée du haut : Lucien, Aline Jeanne et Roger.

Ph : Collection famille Pouliot.

Beaudoin, fille de Napoléon, le 7 octobre 1919, à St-Raphaël. En 1914, il acheta deux fonds de lot, ici même au rang St-Alfred, lesquels étaient la propriété des frères Placide, Arthur et Napoléon Larochelle du village de St-Philémon. Jeune me direz-vous, mais Alfred avait déjà acquis de l'expérience par le travail puisqu'il avait quitté l'école à l'âge de neuf ans pour aider son père et dès l'âge de dix-sept ans, il travaillait dans les chantiers dans le but d'aider son père puisque la famille grandissait et les besoins aussi. Alfred avait acheté ces lots avec son frère Joseph et, ensemble, ils ont travaillé jusqu'à ce que Joseph s'achète lui aussi une terre au rang St-Isidore en 1927. Joseph revendit sa part à son frère et ils séparèrent le troupeau. La résidence actuelle était alors construite depuis 1922 et, auparavant, ce n'était qu'une petite maison de colonisation qui abritait Alfred, Alexina Beaudoin son épouse, de même que deux jeunes enfants et Joseph. Alfred était un homme avisé et il s'intéressa aux coopératives. Il fit partie de la coopérative de sirop d'érable "citadelle". De plus, il participa activement à la fondation de la Caisse populaire de St-Philémon en compagnie de monsieur Hector Lemieux, cultivateur, Arthur Nollet, forgeron et Paul Rouillard, propriétaire d'un moulin et d'une carderie vers 1944. C'est madame Arthur Nollet qui fut la première gérante aidée par Lucien Tanguay pour le démarrage de la comptabilité. Lucien était le frère de Roméo Tanguay, fondateur d'Ameublement Tanguay et natif de St-Philémon. Alfred, après avoir siégé au Conseil d'administration, en devint le vice-président. En 1934, Alfred avait acheté une érablière sur le chemin du Massif et il devait vendre toute sa production transformée en pains de sucre, comme tous les autres producteurs, à Roméo Tanguay qui possédait un magasin général en face de l'église. Durant l'hiver, monsieur Tanguay fournissait les produits d'épicerie aux gens de la paroisse et, le printemps arrivé, il prenait le bois coupé durant l'hiver par ces colons afin de se rembourser. Alfred était un homme courageux et il traversa de grandes épreuves, mais sa foi inébranlable l'aida à surmonter les difficultés. Tous les soirs, c'était la prière en famille. Jamais notre homme ne s'est permis de jurons, car il était un homme doux et calme rendant service à ses voisins et les respectant. En 1942, Alfred fut blessé dans un terrible accident d'automobile alors que lui et son épouse faillirent perdre leur fille Aline. Alfred en garda des séquelles jusqu'à la fin de ses jours.

Alfred Pouliot sur son tracteur de marque International
Ph : Collection famille Pouliot.

Ferme des pins
Ph : Collection famille Pouliot

Au fil des années, Alfred s'est dévoué pour ses concitoyens et amis. Que ce soit à titre de gérant de la fromagerie, de marguillier, de commissaire, de président de la Commission scolaire, de conseiller municipal, de maire, sans oublier sa contribution à la Caisse populaire. Toutes ces implications ont fait de lui un homme avant-gardiste et en vue. Alfred a été le premier cultivateur de St-Philémon

à faire l'achat d'un tracteur de ferme (de marque International) chez son ami Arthur Laflamme de St-Philémon. encouragé par ses fils Roger et Lucien, il entreprit avec eux une coupe de bois franc, du merisier, afin de payer la facture de mille dollars pour l'achat de son tracteur. Ce n'est pas moins de cent cordes de bois de chauffage de deux pieds de long et un immense tas de billots qu'ils bûchèrent durant l'hiver.

C'est Alfred qui, en plus de construire la résidence actuelle telle qu'elle est de nos jours, a construit la grange et le hangar à voitures. Wilfrid Thibault était l'ouvrier en chef pour Alfred et, bien qu'il ne savait ni lire ni écrire, il en a dessiné les plans et déterminé le bois à couper selon la longueur requise, afin de réaliser la construction de ces bâtiments. Le couple Alfred Pouliot et Alexina Beaudoin eut huit enfants dont Robert, Oblat de Marie Immaculée, Aline, dame au foyer, et Jeanne, des Sœurs Notre-Dame du Perpétuel Secours de Saint-Damien. À la fin de sa vie, Alfred a légué sa ferme à son fils Lucien et son érablière du Massif est allée à Roger, son autre fils.

Lucien Pouliot, né le 23 novembre 1924, est qualifié d'homme moderne et d'avant-gardiste par son neveu Daniel. Lucien, âgé de 84 ans et célibataire, bat certainement des records d'endurance, puisque c'est lui qui surveille le troupeau et se rend au moins trois fois par jour à l'étable. Les temps ont changé et, bien candidement, Lucien se souvient du temps où il fréquentait la petite école de rang. Le printemps, il avait hâte d'enlever ses chaussures, afin de marcher pieds nus en compagnie des petits voisins pour se rendre à l'école située à plus d'un mille de la maison familiale. Après quelques jours, ils ne sentaient plus la douleur causée par les cailloux du chemin. Ainsi, il étudia de six à treize ans à raison de quelques mois par année, puisque son père devait le retenir pour les gros travaux, comme le temps des sucres. Il arriva que Lucien dût perdre une année entière à cause d'une opération de l'appendice. Finalement, il compléta sa quatrième année, ce qui lui permit tout de même d'apprendre à lire et à écrire. C'est plus tard qu'il se perfectionna en suivant des sessions de formation agricole à l'École d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Sourire en coin, Lucien nous avoue qu'il avait une terre de gravelle fertile en roches à un point tel que, maintenant, il a cessé de labourer tout en continuant d'engraisser sa terre d'engrais naturel. Et les résultats sont aussi bons, déclare-t-il ! Depuis 1954, Lucien a sans cesse amélioré la productivité de son troupeau de même que la quantité de ses bêtes. Alors qu'il avait auparavant des vaches de type Ayrshire, il a maintenant trente-cinq bêtes de race Holstein avec une moyenne annuelle de 9600 kilogrammes de lait par vache. Il est loin le temps où Lucien allait chercher les vaches qui pâturaient en compagnie de quelques chevreuils. Enfin, Lucien a lui-même construit sa cabane à sucre, toujours d'une propreté exemplaire, qui a servi de nombreuses années à faire évaporer l'eau de quelques milliers d'entailles. Lucien a vécu la majeure partie de sa vie avec ses deux sœurs célibataires. Il vit maintenant seul, puisque Thérèse, qui avait fait une longue carrière d'enseignante, est décédée, et qu'Aline habite dans un foyer pour personnes âgées. Malgré tout, il ne s'ennuie pas et rend de précieux services à Daniel, son associé et neveu depuis 1992. Ce dernier représente heureusement la relève pour l'ancestrale « Ferme des pins ». Daniel, né le 29 mars 1957 à St-Philémon, est le fils de Roger et le neveu de Lucien. Il est le conjoint de madame Pauline Talbot qu'il a épousée le 1er mai 1981 à St-Paul de Montminy.

Ce n'est pas par hasard que Daniel succédera à son oncle Lucien, mais bien en raison du courage et de la détermination de sa mère, madame Judith Morin qui a joué un rôle primordial dans le bon fonctionnement de l'entreprise agricole familiale après le décès de son mari Roger Pouliot. En plus de vivre cette grande épreuve, Judith aurait pu se laisser influencer par la coutume et la pression du voisinage voulant qu'elle se départisse de la ferme et de l'érablière du Massif. Tel ne fut pas le cas. Judith a su gérer durant cinq ans la porcherie et, durant près de quatorze ans, l'érablière, ce qui a eu pour effet que Daniel, qui s'orientait vers la profession de vétérinaire, a repris

Famille de Roger Pouliot. De gauche à droite, rangée du bas : Roger, Judith, Nancy et Marie. Rangée du haut : Daniel et Paul. **Ph : Collection famille Pouliot.**

Famille de Daniel Pouliot. De gauche à droite, rangée du bas : Éloïse Pouliot et Pauline Talbot; rangée du haut : Louis, Daniel, Marc et Joannie Pouliot.
Ph : Collection famille Pouliot.

les rênes de l'entreprise d'élevage porcin et de la ferme de la route 216 en 1977, pendant que Paul gérait les destinées de l'érablière du Massif. C'est particulièrement avec l'aide de Daniel et de Paul qu'elle a pu accomplir tout ce travail manuel malgré deux autres grandes épreuves : l'incendie de la résidence familiale, en 1972, et, en 1984, la perte de la presque totalité de la porcherie. Pauline, épouse de Daniel, le seconde à merveille pour les tâches impliquant l'utilisation d'un ordinateur. C'est elle qui fait la comptabilité de la ferme et elle a même conçu une application informatique pour répondre aux besoins précis de la ferme. Daniel est producteur laitier, producteur de porcs et également producteur acéricole. En plus de concilier toutes ces fonctions, il a occupé la vice-présidence de l'UPA de la fédération Lévis-Bellechasse ainsi que la présidence du plan de relance de l'agriculture des Appalaches. Daniel est président du syndicat de l'UPA du sud de Bellechasse, et président du club d'encadrement technique acéricole des Appalaches (CARA). Il vend annuellement 2 500 porcs d'engraissement que produisent 150 truies, de même que 10 000 balles de foin. Comme loisirs, Pauline et Daniel aiment voyager tant au Canada qu'aux États-Unis et même en France, pays de leurs ancêtres. Le couple Pouliot a quatre enfants, Marc, Joannie, Louis et Éloïse. Paul Pouliot, l'autre fils de Roger et de Judith, consacre la majeure partie de son temps à l'agriculture et sa résidence est construite en plein cœur de son érablière sur la route du Massif du Sud. Paul aime la liberté et la nature. C'est aussi un grand voyageur, bien servi par ses talents, ce qui l'amène à travailler un peu n'importe où. Paul est le père de deux garçons, Alexis et Dominic. Lucien Pouliot, visionnaire discret, doit probablement espérer que Louis Pouliot songe à prendre la relève de son père Daniel et assure ainsi la pérennité de la « Ferme des pins ». Louis, né le 20 juillet 1988, étudie en agriculture au Cégep de Lévis-Lauzon en plus d'avoir, comme le reste de sa famille, un esprit d'entrepreneur.
Une histoire à suivre !❑

Une généalogie peu ordinaire!

Par Robert Lebrun

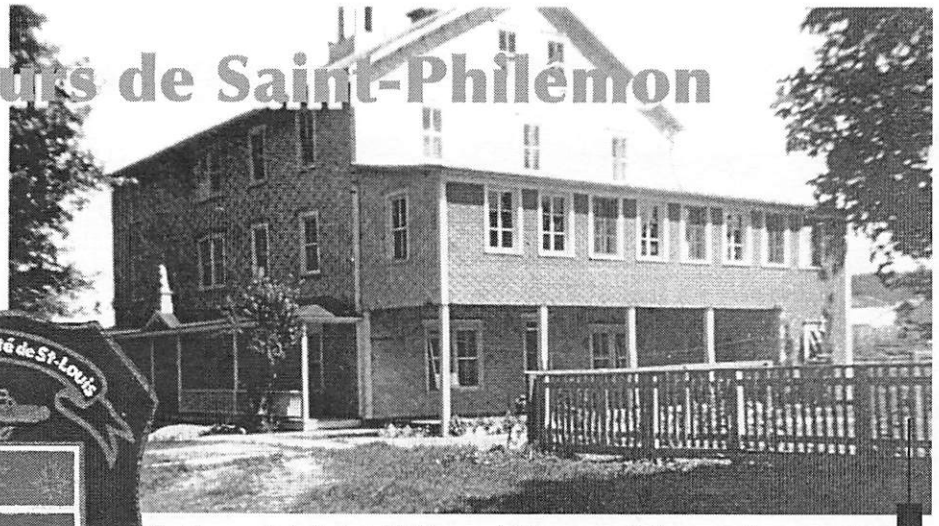
Imaginons que vous descendez en ligne directe d'un couple formé de premiers arrivés en Nouvelle-France, par exemple, de Pierre Lemieux, époux de Marie Luguen (mariés le 27 juin 1614 à St-Michel-de-Rouen). Voilà déjà un titre de notre « noblesse » québécoise remarquable. Imaginons qu'en plus, vous épousez une « noble Dame » de chez nous, elle aussi descendante d'un autre couple de premiers arrivés, par exemple de Jean Pouliot et de Jeanne Joseph de Saint-Cosme-de-Vair, dans le Mans. Normal qu'on descende d'un couple de pionniers, mais de deux couples, en direct, c'est beaucoup plus rare. Et si, en plus de cette descendance émérite, elle et vous décidez de devenir pionniers dans la fondation d'une nouvelle paroisse de chez nous! C'est pas mal extraordinaire! Eh bien! C'est arrivé à Saint-Philémon : Hector Lemieux, à Marc, à Ambroise, à Ambroise, à Guillaume, à Guillaume, à Guillaume, à Pierre et à Pierre a épousé une jolie Anna-Marie Pouliot, fille de Gervais et d'Eugénie Couillard. Pour tout dire, Gervais était fils de David, petit-fils de Jean, et arrière-petit-fils de Jean aussi. De surcroît, Jean descendait de Nicolas, de Pierre, de Charles avant lui et d'un autre Charles, père de ce dernier. Tous ces Pouliot reliés à Jean. Il y aurait de quoi dresser un emblème héraldique nouveau, mariant les deux familles. Pensons Québécois de souche! Mais ceux-là étaient peut-être des Québécois de racine!! ❑

Photo de la famille de Marc Lemieux dont Hector, le premier à gauche, est un des fils.
Ph: tirée du livre du Centenaire de Saint-Philémon, d'auteur inconnu.

une belle aventure!

Les petites soeurs de Saint-Philémon

Par Jean-Pierre Lamonde



Le Couvent de Saint-Philémon, à l'époque où il servit de sanatorium.

ci-contre. *Écusson apposé sur la veste des couventines à St-Philémon.*

Ph : Collection Annette Chamberland-Lemieux

148 religieuses appartenant à la communauté des Soeurs de la Charité de Saint-Louis ont oeuvré à Saint-Philémon durant un siècle. En 2003, elles ont célébré l'anniversaire de leur arrivée et l'une d'elles, soeur Céline, a écrit en 13 épisodes l'Histoire de leur présence à Saint-Philémon.

En partant de ce récit, dont nous rappellerons les grandes lignes, voyons les circonstances qui les ont amenées dans cette paroisse.

À la Révolution française, l'État, aux prises avec des problèmes financiers, expropria les biens du clergé, une mesure radicale il va sans dire. Plus tard, à l'approche des années 1900, les relations entre la France et Rome se gâtèrent au point d'amener une rupture des relations diplomatiques avec le Vatican. La politique anticléricale du président du conseil, Émile Combes, des lois faisant des religieux des indésirables en France et finalement la ferme séparation de l'Église et de l'État expliquent cette situation. Comme bien d'autres communautés, les Soeurs de la Charité de Saint-Louis, installées à Vannes (Bretagne) depuis une centaine d'années, durent choisir entre s'exiler ou abandonner l'habit. C'est ainsi que, le 28 octobre 1902, deux jeunes sœurs s'embarquent sur le « Lake Champlain » en route vers le Canada. Elles prendront la direction de Pabos en Gaspésie où elles resteront quelques mois. Le curé de Pabos avait ainsi pris une initiative que n'apprécia pas l'évêque de Rimouski, lequel avait déjà promis le territoire à une autre communauté. En 1903, ce sont dix-sept religieuses qui débarquèrent au port de Québec, suivies l'année suivante, par 46 autres soeurs.

En 1903 Saint-Philémon accueillera ses 1ères religieuses issues de ces contingents et Buckland en 1904. Ces pionnières seront fières de raconter plus tard que leur 1ère recrue en terre québécoise fut une jeune fille de Saint-Philémon, Délia Nolet. Ce ne sera pas la dernière.

On raconte que des religieuses descendues de bateau le 23 octobre 1903 quittèrent Québec dès le lendemain avant le lever du soleil, traversant à Lévis par bateau, pour y prendre le train jusqu'à La Durantaye, une paroisse en créationet se faire conduire en voiture à cheval à Saint-Philémon.

La 1ère halte pour faire reposer les chevaux se fera à Saint-Raphaël chez Mme Labrecque qui réconforte les voyageurs avec un bon café, et la 2ième, au presbytère Saint-Cajetan d'Armagh où le curé Samson, bien installé dans sa berçante, donnera aux jeunes sœurs qui, hier encore, étaient sur la mer, le mal de mer et le fou rire. À 17 h 30 , elles arrivent enfin à destination, reçues par le curé et un grand nombre de paroissiens. Sans tarder, elles doivent préparer le bâtiment mis à leur disposition pour commencer au plus tôt les classes.

Le nombre d'élèves augmentant, les sœurs recevront du renfort C'est ainsi, qu'en 1904, une soeur reçoit la permission d'utiliser la dot personnelle offerte par sa famille, pour construire un couvent qui sera prêt pour la rentrée de 1905.

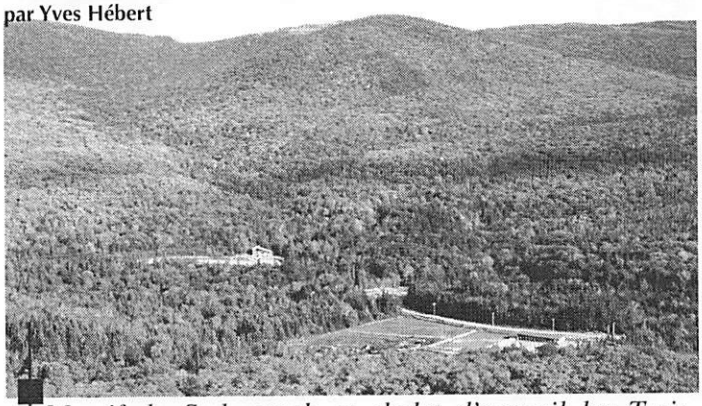
Ce couvent de trois étages réserve des espaces pour des pensionnaires. Même des gens de Québec enverront à Saint-Philémon leurs filles chez ces religieuses qui jouissent d'une excellente réputation. En 1922, on compte vingt-deux pensionnaires.

En 1938, Québec prend une nouvelle orientation concernant la formation des futures institutrices ce qui entraîne une diminution du nombre de pensionnaires au couvent de Saint-Philémon. À cette période correspond également, par hasard, une vague de tuberculose. La communauté, qui a alors plusieurs maisons au Québec, décide, en raison du bon air frais à ces hauteurs de Bellechasse, de transformer le pensionnat en sanatorium pour les religieuses malades. Il fermera ses portes en 1953, et le couvent redevient pensionnat. En 1961, celui-ci devient externat et les élèves de 10e et 11e année poursuivent leurs études à Armagh. Cinq ans plus tard, les soeurs quittent le vieux couvent et sont alors logées dans un bâtiment de la Commission scolaire. En 1993, obligées de quitter ce lieu elles s'installent, à l'invitation du curé Morin, au 2ième étage du presbytère. L'une d'elles y vit encore. Saint-Philémon doit beaucoup à ces femmes qui ont consacré leur vie à l'éducation de ses enfants. ❑

entre 1799 et 1871[1]

Bellechasse et l'ouverture des cantons

par Yves Hébert



Massif du Sud, ranch et chalet d'accueil les Trois-Fourches. Ph : Paul St-Arnaud

L'histoire de Bellechasse a été profondément marquée par l'apparition des cantons. Si les seigneuries ont constitué le cadre institutionnel et social de la vie quotidienne sous le Régime français, les cantons représentent une autre forme de division administrative qui en fait ouvre la voie à la propriété privée et à l'exploitation des ressources du territoire. Après la Conquête, il faut le dire, les seigneuries de Beaumont, de Saint-Vallier, et de Saint-Michel-de-La-Durantaye, ne sont pas disparues subitement. À la différence d'autres seigneuries de la vallée du Saint-Laurent, celles-ci ne furent point achetées par des marchands anglais intéressés à reprendre des domaines seigneuriaux et à exploiter des moulins à scie. Elles sont exploitées bien sûr, mais disparaissent en même temps que le régime seigneurial en 1854.

La création des cantons de Bellechasse

La création des cantons au Canada s'explique par l'hostilité qu'avaient les Britanniques et les États-Uniens à l'égard du régime seigneurial. Dès 1763, le gouverneur Murray avait la possibilité de les créer. Toutefois, les terres de la Couronne seront graduellement divisées en cantons, surtout après 1791. En théorie, on se devait de respecter la tenure anglaise du franc et commun socage. À la différence de la seigneurie, le canton était libéré de toute redevance. Dans sa forme idéale, il était concédé à un groupe de colons sous la direction d'un chef devant assumer les frais de concession et certains investissements dans l'établissement. Il semble que les cantons Standon et Frampton ont été les seuls à être développés ainsi par Gerard et William Henderson. Il faut dire que certains chefs de cantons ailleurs au Canada étaient probablement plus intéressés à exploiter la ressource forestière qu'à favoriser le peuplement. Mais les Henderson représentent une catégorie à part d'entrepreneurs. William a des idées de grandeur. Il veut aider la population pauvre de Sainte-Claire et accorder des lots gratuitement aux colons de Frampton. Ceux-ci formeront plus tard les paroisses de Saint-Malachie et de Saint-Léon-de-Standon. William Henderson souhaite ouvrir un chemin entre Rivière-Ouelle et le Lac-Etchemin et même un canal entre la rivière Saint-Jean et le fleuve Saint-Laurent. S'ils ne semblent pas avoir été soumis à des chefs, les cantons Daaquam et Bellechasse sont pour leur part sous concessions forestières et exploitées par les marchands de bois George Young et G et T. Glasier en 1853.

Lorsque l'on examine les cartes géographiques du début du XIXe siècle, on constate que le territoire bas canadien a été quadrillé en cantons appartenant à deux catégories : le canton intérieur et le canton de rivière. Le canton intérieur comprend 10 milles carrés ou 61 000 acres de terre divisés en 11 concessions, comprenant chacune 28 lots. Sur 308 lots de 200 acres chacun, seuls 220 sont accordés aux habitants, les autres étant réservées à la Couronne et au clergé protestant. Le canton de rivière pour sa part a neuf milles de large sur douze de profondeur. Il comprend douze concessions de 28 lots chacune et 71 % de son territoire est accordé aux colons. La répartition des lots tient compte du passage d'une rivière sur son territoire. Au cours de l'histoire, il faut le dire, on n'a pas toujours respecté la forme géométrique de ces cantons. On a le plus souvent imposé une grille de cantons en ignorant autant la topographie que la qualité des sols impropres aux travaux agricoles. Au cours du XIXe siècle, le canton permet aux colons d'avoir accès à des terres sans payer de redevances, mais à la condition qu'ils se procurent un billet de location d'un lot précis. Le billet de location ou de concession est alors considéré comme un contrat par lequel le colon s'engage envers l'État à défricher la terre et pratiquer l'agriculture. Certains faux colons préfèrent toutefois couper et vendre le bois au lieu de cultiver, ce qui provoque l'ire des marchands de bois et des protecteurs de la forêt. Plusieurs occupent aussi des terres, mais sans la possession de billets de location ou de lettres patentes. On les désigne sous le nom de *squatters*. Nous ignorons toutefois leur importance dans Bellechasse.

Dates de proclamation des cantons de Bellechasse

Armagh	30 juillet 1799	24 930 ha
Buckland	26 novembre 1806	19 540 ha
Daaquam	30 novembre 1861	17 120 ha
Mailloux	25 mai 1863	13 435 ha
Roux	6 juillet 1867	15 250 ha
Bellechasse	29 avril 1871	14 975 ha

Outre cette forme de colonisation spontanée, le gouvernement songe à des mesures ayant pour effet d'encourager l'établissement des grandes familles sur le territoire colonisable. En 1890, la *Loi permettant des octrois gratuits de lots de 100 acres aux familles de 12 enfants vivants*

1 - Cet article fait suite à une conférence que l'auteur a donnée à Saint-Damien le 1er octobre 2006 devant les membres de la Société historique de Bellechasse.

est ainsi adoptée et profite à plusieurs familles de Bellechasse. Dans Bellechasse, 112 familles sur 126 qui firent des demandes se sont prévalues de ce droit, en recevant soit une prime de 50 $ ou un lot de terre dans Bellechasse, Montmagny ou dans la Beauce.

La toponymie des cantons

L'examen de la toponymie des cantons nous permet de découvrir tout un pan de l'histoire du territoire actuel de la MRC de Bellechasse. Les cantons Buckland, Armagh et Frampton (Dorchester) sont créés dans un contexte particulier. Le premier pourrait rappeler une ville d'Angleterre dans le diocèse de Buckinghamshire. Rappelons par ailleurs qu'en 1806, 12 182 acres du canton de Buckland étaient donnés à des personnes ayant servi à combattre les Bostonnais à l'hiver 1775-1776. Or, ceux-ci ne s'y établirent jamais.

Le canton Armagh, apparaissant déjà sur une carte de Jean-Baptiste Duberger en 1795, rappelle une ville dans l'Ulster et un comté du nord-est de l'Irlande. Le canton Frampton ferait référence à une petite ville dans le Dorset en Angleterre. Il est accordé en partie à Gilbert et William Henderson et à Pierre-Édouard Desbarats, en 1806. Le canton Daaquam pour sa part révèle une origine amérindienne. Il est vrai qu'il existe une rivière Daaquam au sud de Bellechasse, un cours d'eau mieux connue sous le nom de rivière Mittaywanquam à l'époque de l'arpenteur Joseph Bouchette. Son origine toponymique pourrait être huronne ou abénaquise.

Enfin, trois noms de cantons sont d'origine canadienne-française. Leur attribution après 1863 correspond à la vague de colonisation réalisée sous l'impulsion des missionnaires colonisateurs et des curés. L'examen de plusieurs cartes géographiques de l'époque révèle que l'on a donné des noms français à trois autres cantons de Bellechasse. Le canton Roux, qui voit naître en partie la paroisse de Saint-Magloire-de-Bellechasse, rappellerait par sa dénomination le prêtre sulpicien Jean-Henry-Auguste Roux (1760-1831). Le nom de Bellechasse évoque soit le nom de la seigneurie de Bellechasse ou celui du comté. Enfin, le canton Mailloux attire notre attention, car il rappelle un prêtre étonnant, Alexis Mailloux, qui fut missionnaire colonisateur dans Bellechasse dans les années 1850.

Les arpenteurs et les premiers chemins de colonisation

Les arpenteurs ont joué un rôle certain dans le peuplement de Bellechasse. En explorant le territoire, ils pouvaient repérer les rivières importantes, les endroits propices pour la construction de chemins et les zones basses susceptibles d'être déboisées et cultivées. L'arpenteur pouvait également repérer les endroits peu propices à l'agriculture tels que les savanes et les sols rocheux. Parmi d'autres, il faut retenir François Têtu. Lorsqu'il explora le canton Bellechasse, il constata la présence de Hurons-Wendat le long de la rivière Daaquam. Afin de leur être utile, il aurait laissé une réserve de terrain de huit lots sur les bords de la rivière. On raconte qu'en 1882 et 1884, les arpenteurs E. Laberge et P.E. Lavergne respectèrent cette réserve et, tout compte fait, ne procédèrent pas à l'époque à sa division pour l'usage des colons Canadiens français.

La question des chemins a été fort préoccupante dans la colonisation des cantons. Entre 1820 et les années 1830, les démarches et les requêtes se multiplient pour la construction d'un chemin conduisant au canton Buckland et qui permettrait par conséquent de coloniser ce territoire. Les arpenteurs jouent un rôle dans la localisation, le traçage et la construction des chemins dans Bellechasse. Avant d'être colonisé, le canton de Buckland avait été arpenté en 1847.

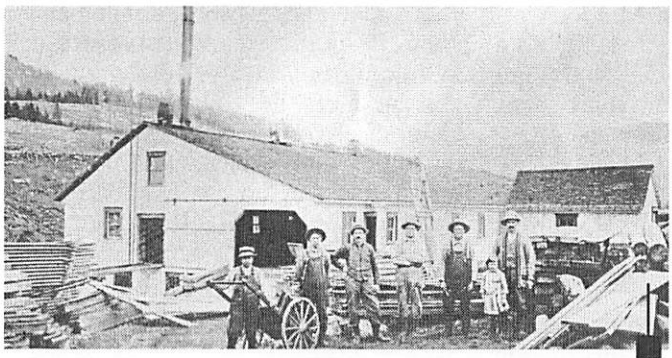
Au début des années 1860, l'arpenteur provincial Casgrain croit qu'un avenir prometteur se prépare pour la colonisation entre la rivière Daaquam et la rivière Saint-Jean. Durant cette période, plusieurs demandes sont faites au gouvernement pour tracer des chemins reliant les cantons. Parfois, certains colons ne se fient qu'au tracé d'un chemin pour s'établir. En 1861, les chemins Armagh, Taché et Fortier promettent d'attirer un bon nombre de colons. La présence du chemin Taché, qui doit son nom à Étienne-Paschal Taché (1795-1865), donne beaucoup d'espoir aux propagandistes de la colonisation et aux colons qui reçoivent alors des lots gratuitement. Celui-ci est ouvert sur une vingtaine de milles dans Bellechasse, du sud-ouest jusqu'au nord-est, à partir de Buckland. En 1867, les arpenteurs remarquent la présence importante de pins, d'épinettes et de cèdres qui pourraient être utiles au commerce. Pour sa part, en 1884, Henry O'Sullivan poursuit le rêve de Faucher de Saint-Maurice qui voulait construire un chemin de fer pouvant traverser les terres intérieures de la Côte-du-Sud, du sud-ouest au nord-est.

Le rôle des prêtres colonisateurs

Le rôle des prêtres colonisateurs est indéniable dans la colonisation des cantons. S'ils n'ont pas les connaissances de l'arpenteur, ils suscitent cependant la création de centres de colonisation. Vers 1860, le curé Beaubien de Saint-Raphaël attire de jeunes colons en bordure d'un chemin qu'il aurait fait construire et désigné sous le nom de chemin Fortier. Ce chemin commence dans le canton Mailloux et traverse les cantons Roux, Bellechasse et Daaquam en direction de la rivière Saint-Jean. En 1860, cette voie de communication attire déjà une soixantaine d'hommes qui y construisent des camps.

Si les prêtres colonisateurs s'évertuent à vouloir coloniser des terres parfois ingrates pour l'agriculture, c'est que les filatures de la Nouvelle-Angleterre attirent plus d'un Bellechassois. Il en résulte une forte émigration aux États-Unis. Entre 1884 et 1925, près de 1800 familles et plus de 4000 jeunes quittent Bellechasse pour les États-Unis, mais un peu plus de 430 familles reviennent sur leurs terres natales. À Saint-Gervais dans les années 1850 une horde importante de jeunes hommes délaissent Bellechasse pour les États-Unis à défaut de trouver du travail. Certains observateurs de l'époque attribuent ces départs aux manques de chemins et de voies de communication menant vers les terres intérieures.

Des prêtres colonisateurs ont perçu l'émigration aux États-Unis comme un véritable fléau. Alexis Mailloux (1801-1977) est l'une des figures em-



Scierie Nicol à Saint-Philémon
Ph : Collection Annette Chamberland-Lemieux

blématiques de la colonisation dans Bellechasse. Cet ancien curé de Saint-Roch de Québec et directeur du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière quitte la cure pour devenir prédicateur et missionnaire colonisateur en 1847. Son territoire de prédilection est le canton Buckland qu'il ouvre au peuplement dans les années suivantes à l'aide d'une Société de colonisation mise sur pied avec le curé Pierre Villeneuve de Saint-Charles. Joseph-Onésime Brousseau, pour sa part, est considéré comme le Don Bosco du Canada à l'époque. Premier curé de Saint-Damien, en 1882, il favorise l'ouverture d'orphelinats agricoles pour contrer l'émigration aux États-Unis. Son œuvre est importante, car il fonde deux communautés religieuses dans cette paroisse : la congrégation des Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours en 1892, et la communauté des Frères de Notre-Dame-des-Champs en 1901. L'apport du curé Brousseau aura été de favoriser le développement institutionnel de Saint-Damien et de la région.

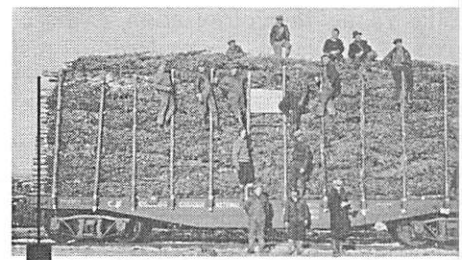
Le peuplement des cantons et l'ouverture des paroisses

Le peuplement des cantons, il faut le dire, n'a pas été linéaire. On ne peut s'établir à l'aveuglette dans Bellechasse au XIXe siècle; on n'a pas le choix, on doit tenir compte de la qualité des terres, ce qui n'est pas une mince tâche. Les jeunes cultivateurs doivent se fier aux savoirs traditionnels et à l'expertise des arpenteurs et faire confiance aux prêtres colonisateurs. Ils occuperont graduellement les terres. Lors de son important examen de la colonisation du Bas-Canada en 1855, Stanislas Drapeau remarque les progrès relatifs effectués dans Bellechasse. En 1851, le canton de Buckland compte 137 personnes. Dans le canton Armagh, ce chiffre s'élève à 112. Une dizaine d'années plus tard, le peuplement est inégal. Il a relativement augmenté, sauf dans Mailloux. La relative augmentation de la population de Bellechasse entraîne inévitablement la création de paroisses sur le territoire. L'ouverture d'une paroisse dans Bellechasse est souvent le résultat d'un long processus. Lorsqu'un groupe d'habitants est trop éloigné de l'église, une requête est alors remise à l'évêque de Québec pour créer une nouvelle paroisse. Ces démarches qui entraînent souvent des « chicanes de clochers » obligent parfois certains curés à faire les sacrifices de la dîme, car cela signifie un manque à gagner pour la Fabrique.

Les archives paroissiales témoignent à n'en point douter des démarches longues et souvent compliquées ayant entraîné l'ouverture d'une paroisse. À cet égard la création de Notre-Dame-du-Bon-Conseil (Honfleur) représente une véritable saga dans l'histoire de Bellechasse. Déjà, dans les années 1850, un bon nombre d'habitants souhaitent se donner une paroisse. Il faut attendre une cinquantaine d'années plus tard pour que ce projet se concrétise. Même si la paroisse ne possède pas encore son statut officiel, un premier curé entre en fonction en 1903. Celui-ci fait ériger une église l'année suivante, sous la direction d'Elzéar Métivier. Malgré l'opposition, un décret d'érection canonique sera officialisé en 1905. La paroisse est alors créée à partir du territoire de Saint-Anselme, Sainte-Claire, Saint-Gervais et Saint-Lazare. La controverse entourant la création de Honfleur est telle qu'elle entraîne la tenue d'un procès canonique à Rome en 1907. Au terme de ce procès, la décision de former la paroisse de Notre-Dame-du-Bon-Conseil sera maintenue.

Avant la création d'une paroisse, la mission est le plus souvent formée d'un groupe d'habitants établis dans l'un des derniers rangs d'une ancienne paroisse. À mesure que la population s'accroît, on assiste à la formation de hameaux. Plusieurs d'entre eux sont aujourd'hui disparus. Certains toutefois ont quasi formé un second village à l'intérieur d'une même paroisse. À Saint-Raphaël, le hameau Arthurville se profile à proximité de la centrale hydro-électrique. À Saint-Gervais, on trouve le Faubourg des moulins, à proximité de la rivière du Moulin. Le hameau Armagh Station témoigne pour sa part de l'activité ferroviaire. La paroisse de Saint-Damien compte trois petits noyaux de peuplement en plus de son village important : le Hameau du lac Dion, le Hameau de la maison Saint-Bernard, le Hameau du Moulin Goulet.

L'ouverture des paroisses dans les cantons s'est faite de façon dispersée et surtout après 1850. Dans Armagh, les premiers occupants arrivent vers la fin des années 1850. Ceux-ci aident à créer la paroisse de Saint-Cajetan d'Armagh en 1882. Le canton Buckland est probablement celui qui a été le plus divisé afin de donner naissance aux paroisses. Il voit arriver ses premiers colons dans les limites ouest de son territoire à la fin des années 1850. Ceux-ci formeront la paroisse de Saint-Léon-de-Standon en



Voyage de sapins chargés sur un wagon à la station d'Armagh et livrés par des hommes de St-Philémon, vers 1930.
Ph: Roger Levesque, collection Annette Chamberland-Lemieux

1871 à partir également du territoire des cantons de Frampton, Standon et Cranbourne. La paroisse de Saint-Malachie pour sa part est érigée en 1873 et elle comprend une partie du canton Frampton. Il faudra attendre 1882 pour voir naître Notre-Dame-Auxiliatrice de Buckland et Saint-Damien-de-Buckland. Une dizaine d'années plus tard la paroisse de Saint-Nazaire sera aussi créée dans ce même canton.

Le canton Mailloux s'ouvre à la colonisation au début des années 1870. Il donne naissance à la paroisse de Saint-Philémon en 1891. Les cantons Roux et Bellechasse permettent la création de Saint-Magloire en 1903, et de Sainte-Sabine en 1906, mais les habitants étaient arrivés sur ce territoire une trentaine d'années plus tôt. Des parties des cantons de Bellechasse et Daaquam pour leur part s'ouvrent à la colonisation à partir de 1895 et donnent naissance à la paroisse de Saint-Nazaire. On peut d'ores et déjà affirmer que trois centres de peuplement ont été formés dans Bellechasse au cours du XIXe siècle : le premier à l'arrière des seigneuries, le deuxième dans Buckland et Mailloux entre 1857 et 1882 et le troisième dans les cantons de Bellechasse, Roux et Daquaam, entre les années 1870 et 1903. Ces trois cantons seront d'ailleurs les seuls du territoire à s'unir en 1875 pour former une municipalité de cantons. Ce n'est qu'en 1954 que l'on désignera ce territoire sous le nom de municipalité de Saint-Magloire.

Dans Bellechasse, le canton représente la forme de peuplement la plus étendue et la plus dispersée. À l'opposé, le village illustre la concentration des habitations autour de l'église et la relative densité de la population. Plusieurs d'entre eux se donnent au fil des ans des caractéristiques urbaines et deviennent même des municipalités distinctes. À Saint-Raphaël par exemple, la municipalité de village sera créée en 1921. D'autres villages, non officialisés, ont par ailleurs existé dans la tradition populaire. C'est le cas du village Larochelle à Saint-Anselme, désigné ainsi pour rappeler le rôle de l'entrepreneur Siméon Larochelle. Faire l'histoire des cantons de Bellechasse c'est découvrir de quelles manières on a conquis symboliquement et matériellement le territoire. Il est indéniable que le peuplement des cantons résulte de la croissance de la natalité dans les vieilles paroisses de la Côte-du-Sud.

Cette colonisation a été favorisée par des prêtres et des arpenteurs en raison de l'émigration aux États-Unis qui représentait une véritable « saignée démographique » à l'époque. Si les jeunes ont occupé les terres de Bellechasse, cela s'explique également par le fait qu'on ne voulait pas trop s'éloigner de la terre paternelle. À certains moments, plusieurs ont cependant fait des choix différents en allant s'établir définitivement aux États-Unis, en Abitibi et en Alberta. ❑

Personnalités issues de Saint-Philémon

Par Francis Lemieux

Chaque paroisse a son registre dans lequel on inscrit tous les événements de la vie de la communauté : les naissances, les mariages, les décès.
Il arrive qu'au fil des pages l'on retrouve les noms de citoyens dont le rayonnement a largement dépassé les frontières de leur paroisse natale. Celle de Saint-Philémon ne fait pas exception. Les registres de la paroisse contiennent les noms de deux Philémontois peu banals. Il s'agit de Maurice Tanguay et de Carole Théberge.

Quelques mots sur Maurice Tanguay

Fils de Roméo Tanguay et de Lucienne Théberge, Maurice Tanguay est connu à l'échelle du Québec grâce à son entreprise « Les Ameublements Tanguay ». Si Maurice Tanguay a laissé sa marque sur la scène entrepreneuriale québécoise, son père Roméo a laissé une trace indélébile en sol philémontois. On doit à Roméo Tanguay l'ouverture d'une nouvelle rue dans le village. Cette rue fut peuplée par plusieurs colons qui y ont déménagé leur maison de différents secteurs de la municipalité. Devinez comment a été baptisée cette nouvelle rue! La rue Tanguay! Et comme si ce n'était pas assez, Roméo Tanguay a fondé une entreprise dénommée Tanguay Automobile. Le garage fut vendu à un certain Roméo Lapointe qui s'empressa de lui donner un nouveau nom : le Garage Lapointe Automobile dont les clients se trouvent aujourd'hui aux quatre coins du Québec. Après toutes ces années loin de sa paroisse natale, il nous arrive que de temps à autre de voir Maurice Tanguay revenir discrètement se recueillir sur la tombe de ses parents et effectuer une tournée du village qui l'a vu naître.

Que dire de Carole Théberge!

Elle voit le jour à la maison familiale, sise sur la rue Tanguay, le 14 décembre 1953. Sa carrière est marquée de quelques hauts faits comme son couronnement à titre de Reine du Carnaval de Québec et l'un des derniers en lice, son élection comme députée de Lévis à l'Assemblée nationale du Québec en avril 2003. Elle fut nommée ministre déléguée à la Famille le 29 avril 2003 puis ministre de la Famille, des Aînés et de la Condition féminine le 18 février 2005.

Le 17 juillet 2004 restera une date mémorable dans les annales de Saint-Philémon. À l'occasion de la 24e édition du Festival de la Truite, de la grande visite était attendue à la messe sous le chapiteau : Carole Théberge. Vers 10 h, la voiture de fonction de la ministre se pointe sur le terrain de Place Festival. Quelles ne furent pas notre joie et notre fierté de voir descendre de la voiture Carole, son époux et sa mère Alma originaire d'Armagh!

Imaginez la scène: quelques consoeurs de classe de l'école primaire, des voisines qui l'avaient gardée lorsqu'elle était jeune, des cousins et cousines, bref beaucoup de Philémontois heureux et fiers de voir une des leurs siéger à un si haut poste de commande au gouvernement du Québec. ❑

Des mots pour le dire

Le sens des mots village, bourg, faubourg et hameau

Par Paul St-Arnaud

Comme le soulignait M. Grégoire Tanguay dans son article : « les Tanguay et la Conquête, de Pierre à Maurice Tanguay aux Abénakis », paru d'abord sur le site Web de la Société historique de Bellechasse, une « particularité du début du 19e siècle était de considérer comme village une agglomération de maisons avec certains services ». Cette observation très intéressante, car dans certains documents anciens, le mot « village » était aussi employé pour désigner un rang spécifique. On disait par exemple « le village du rang Saint-Jean-Baptiste » ou « le village du troisième rang ». À l'époque des premières occupations du territoire de Sainte-Claire, durant les années 1780, les habitants de Saint-Henri et de Saint-Charles parlaient du « village de Sainte-Claire » avant même l'établissement d'une première chapelle, église ou presbytère. Le mot « village » servait simplement à désigner la présence de maisons sur un territoire donné. Il suffisait qu'il y ait des colons établis quelque part pour qu'on l'utilise. Aujourd'hui, par souci de clarté, on réserve le mot « village » ou « bourg » à la désignation d'une agglomération de maisons autour d'une église et d'un presbytère, endroit où s'installaient artisans, commerçants et professionnels pour offrir des services aux cultivateurs. En Bellechasse, ce genre de village n'est apparu qu'au début de 19e siècle, quarante ans après la Conquête anglaise. Sous le Régime français, on les interdisait pour encourager un développement plus rapide du territoire par l'agriculture et l'élevage. Les gens allaient à l'église tous les dimanches, mais ils vivaient le long des rangs à l'intérieur de leur seigneurie et de leurs paroisses respectives.

En vertu d'une ordonnance édictée par l'Intendant il était interdit de se bâtir ailleurs que sur une terre d'au moins un arpent et demi de large par trente arpents de profond. À l'exception de terrains que le cultivateur consentait à donner ou à vendre à la fabrique pour l'établissement de l'église, du presbytère et du cimetière, tout le territoire était « zoné agricole », c'est-à-dire réservé à la culture et à l'élevage. Pour pallier une faible immigration venue de France, il fallait utiliser l'ensemble des ressources humaines disponibles pour domestiquer le pays. Une fois la majeure partie des terres concédées, défrichées et mises en valeur par une population canadienne de plus en plus nombreuse on pouvait alors penser à autoriser des villages pour qu'enfin des services puissent s'y développer. Le 1ier bourg à être autorisé en Bellechasse fut celui de Saint-Michel. Ses premières maisons datent de 1800, bien que ses limites aient été tracées en 1754, à la fin du Régime français.

Le mot « hameau » quant à lui désigne une agglomération de maisons autour de « tout autre centre d'attraction » qu'une église, qu'il s'agisse d'un moulin, d'une gare, d'une usine ou d'une croisée de chemins. Le mot hameau était cependant très peu utilisé au Québec. Outre le terme village, on utilisait également le mot « faubourg » pour désigner la même réalité. C'est du moins ce que j'ai constaté durant mes recherches. Le terme faubourg désignait plus souvent qu'autrement une agglomération de maisons autour d'un moulin comme le faubourg des Moulins à Saint-Gervais ou le faubourg Labrie à Saint-Charles. Une exception confirmait la règle : le « faubourg de Saint-Vallier ». Dans ce cas précis, le terme faubourg définissait la réalité à la manière du dictionnaire à savoir : « Partie d'une ville qui déborde son enceinte, ses limites; quartier périphérique » dict. Robert, 1976. À Québec on désignait ainsi les bourgs qui s'établissaient hors les murs du bourg initial devenu ville fortifiée : faubourg Saint-Roch, faubourg Saint-Jean-Baptiste, etc.

Le village de Saint-Vallier est un vrai faubourg, car il s'est effectivement développé « hors les murs » c'est-à-dire hors des frontières de son bourg d'origine. Au départ, à partir des années 1716, on assiste à l'amorce d'un premier bourg avec la construction d'une église, d'un presbytère et de quelques maisons sur le site du cimetière actuel de la municipalité. Puis, chose assez inusitée, c'est sur un plateau plus au sud à la manière d'un hameau autour des « quatre chemins » que le village actuel va se développer durant la première moitié du 19e siècle. En 1904, on y ajoute une église et on y transporte le presbytère du premier bourg transformant du coup le hameau des « quatre chemins » en village. Il s'agit d'un deuxième bourg, excentrique au premier, qu'on nommera judicieusement faubourg (NDLR : un faux bourg).

Certains textes dédiés à la région Chaudière-Appalaches font état de l'expression « village en ligne » pour désigner une agglomération de maisons installées très près les unes des autres de part et d'autre de l'église mais disposées de façon linéaire le long d'un seul rang ou d'une seule rue, comme on en rencontre souvent le long de la côte fluviale.

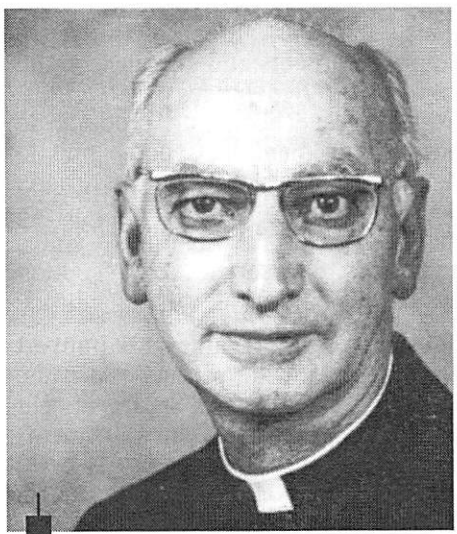
Une dernière précision pour mieux distinguer la réalité définie par le mot village de celle définie par le mot bourg : le mot « bourg » est associé à la réalité seigneuriale d'antan, tandis que le mot « village » appartient à la réalité municipale qui est présentement la nôtre depuis 1844-1854.

De ce fait, parce que plus récent, l'espace « village » est souvent plus étendu que celui du bourg ancestral en particulier en raison du développement inhérent au fil des ans. À Saint-Michel, par exemple, on parle du vieux Saint-Michel pour désigner la partie bourg du village avec ses deux chapelles de procession qui en marquaient les limites selon une vieille tradition française.❑

L'Abbé Charles-Henri Morin

Un curé dont on se souvient !

Par Francis Lemieux



L'abbé Charles-Henri Morin

Né à Saint-Gabriel-de-La-Durantaye le 31 août 1918, Charles-Henri Morin était le fils d'Alfred Morin et d'Anna Blais. Détenteur d'une licence en théologie et d'une autre en philosophie, il fut ordonné prêtre le 16 juin 1944 par le cardinal Villeneuve. Il enseigna la philosophie au Séminaire de Québec (195?-1952) puis au Séminaire Saint-Georges de Beauce(1952-1956). De vicaire et vicaire-économe à Fortierville, dans Lotbinière, il devint vicaire à Saint-Gervais de Bellechasse (1957-1963) puis curé de plusieurs paroisses, toutes dans Bellechasse : Sainte-Sabine (1963-1969), Saint-Cajetan d'Armagh (1969-1981) et Saint-Philémon (1981-1993), pour prendre une retraite bien méritée à l'âge de 71 ans. Il est décédé le 20 mai 2006 à la Résidence Cardinal-Vachon. Ses funérailles, présidées par Mgr Jean-Pierre Blais, ont été célébrées en l'église de La Durantaye et il a été inhumé au cimetière paroissial.

À Armagh, des paroissiens se souviennent encore de lui. L'abbé Morin fut leur pasteur dans les années qui ont suivi le Concile Vatican II, alors que la réforme liturgique était instaurée. Gabriel Lemelin se souvient d'un prêtre sociable « qui savait se mêler aux gens », notamment à travers sa visite paroissiale. Il se souvient aussi de son goût du chant et de ses aptitudes en la matière. Une autre évoque le travail soigné de l'abbé Morin pour compléter la plate-forme de bois sur laquelle il disposa l'autel face aux fidèles. Celle qui fut ménagère pendant les douze années de cure de l'abbé Charles-Henri témoigne : « Il était pour nous comme un père. Il m'a aidée énormément dans une épreuve que j'ai dû traverser. J'oserais le comparer au pape Jean-Paul II : comme lui, il ne s'appartenait pas, il était vraiment venu pour servir. » Mme Lacroix nous confie aussi que M. Morin mangeait peu, qu'il était parfois songeur, peu loquace, aimait la nature et adorait jardiner.

Du côté de Saint-Philémon, le curé actuel, Daniel Jacques, nous confirme que l'abbé Morin est resté vivant dans le coeur de plusieurs personnes. À ses funérailles, la famille de l'abbé Morin a rendu à la paroisse la très belle sculpture (Saint-Philémon indiquant le chemin du Massif du Sud) qui lui avait été donnée à son départ et qui occupait une place d'honneur dans son logement de la Résidence Cardinal Vachon. Le maire Joseph Talbot a alors déclaré : « Je me fais le porte-parole des gens de Saint-Philémon pour témoigner ( ) de la très grande fierté que nous avons eue d'accueillir chez-nous l'abbé Charles-Henri Morin. Il a su se faire l'un des nôtres et nous accompagner à travers les multiples événements de notre vie paroissiale. » Alors que j'étais président du Festival de la truite de Saint-Philémon, je l'ai côtoyé notamment à l'époque des fêtes du centenaire de la paroisse en 1986. Je me souviens que l'abbé Morin nous a alors ouvert toutes grandes les portes de l'église pour tous les rassemblements, incluant la chorale et la pièce de théâtre sur l'histoire de la communauté». Il savait vraiment rassembler les gens. À preuve, les festivités qui duraient tard le soir n'incommodaient nullement le curé, au contraire : « alors que nous étions de plus en plus fatigués chaque jour, l'abbé Morin semblait tout simplement rajeunir ». Je fus invité à prononcer un hommage à ses funérailles ; j'ai préféré faire une prière d'Action de grâce pour ce pasteur « des plus avenants », qui disait notamment : « Seigneur, l'abbé Morin a célébré la vie tout au long de son ministère : la vie qui vient de Toi, la vie qui se manifeste de multiples façons tout autour de nous, la vie qui sans cesse nous redit ta présence et l'abondance de tes grâces ».

Annette Chamberland-Lemieux, se rappelle que l'abbé Morin ne demandait jamais rien pour lui : « Mais il paraissait très heureux quand je lui préparais tartes et gâteaux pour recevoir ses visiteurs. » Une anecdote pour terminer : après son départ, les marguilliers ont découvert, en faisant le ménage du presbytère, que son matelas était complètement obsolète ; le saint homme ne s'était jamais plaint, lui qui souffrait de maux de dos chroniques. Bref, nous pouvons emprunter notre conclusion au maire Talbot : L'Église de Québec peut être fière du pasteur qu'elle nous avait envoyé » ❑

Bravo Pierre Leclerc

Dans l'avant dernier numéro d'Au fil des ans, en page 15 *(L'histoire m'est tombée sur la tête)*, nous avons demandé aux lecteurs d'identifier la signature d'un notaire, celui qui avait enregistré légalement une déclaration établissant une concession du seigneur de Livaudière à Jean-Baptiste Couture. Un de nos membres, Pierre Leclerc de Lac-Etchemin, a répondu avec la bonne réponse. Merci et bravo Pierre Leclerc.

Hommage
Prisque Bélanger et Geneviève Gosselin

Par Charles-Henri Bélanger

Famille Bélanger
1re gén. François Bélanger
m. 12-07-1637 / N.-D. de Québec
Marie Guyon
2e gén. Charles Bélanger
m. 21-11-1663 / Château-Richer
Barbe-Delphine Cloutier
3e gén. Charles Bélanger
m. 18-02-1692 / Ste-Anne-de-Beaupré
Geneviève Gagnon
4e gén. Prisque Bélanger
m. 06-11-1724 / Saint-Laurent, I.O.
Geneviève Gosselin

Famille Gosselin
1re gén. Gabriel Gosselin
m. 18-08-1653/ Sillery,
Françoise Lelièvre
2e gén. Ignace Gosselin
m. 23-11-1683 / Saint-Pierre I. O.
Marie-Anne Raté
3e gén. Geneviève Gosselin
m. 06-11-1724 / Saint-Laurent, I.O.
Prisque Bélanger

Prisque Bélanger est né le 2 octobre 1700, à Château-Richer. En 1723, il s'est acheté une terre à Saint-Thomas-de-Montmagny. Le 6 novembre 1724, il a épousé Geneviève Gosselin née le 13 novembre 1706, à Saint-Laurent, Île d'Orléans. À leur mariage, Prisque avait donc 24 ans et Geneviève 18 ans moins quelques jours. Le couple a donné naissance à douze ou treize enfants. Il semble bien que quelques-uns d'entre eux soient décédés en bas âge.

On peut penser que si Prisque avait acheté une terre à Saint-Thomas-de-Montmagny en 1723, c'était en vue d'aller s'y établir avec Geneviève Gosselin, après leur mariage en 1724. Mais on constate que leur première enfant, Geneviève, est née à Château-Richer en 1725; que leur deuxième enfant, Prisque, est né à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud en 1726; que leurs troisième et quatrième enfants, Marie-Madeleine en 1728 et Marie-Geneviève en 1730 sont nées à Saint-Laurent, I.O.

Geneviève, la femme de Prisque et la cadette des treize enfants d'Ignace Gosselin, avait hérité de son père d'une terre à Saint-Laurent I. O. En pratique, cette terre, Ignace l'avait aussi donnée à son gendre Prisque Bélanger.

Pourquoi Geneviève et Prisque sont-ils venus s'établir à l'anse de Saint-Vallier?

Pour plusieurs raisons sans doute. En 1733, l'île d'Orléans était occupée en totalité, toutes les terres y avaient été concédées. Geneviève et Prisque prévoyaient sans doute la venue de plusieurs autres enfants et, la Côte du Sud, juste en face, offrait presque à l'infini des possibilités de nouveaux établissements, tout en permettant à Prisque et surtout à Geneviève de ne pas trop s'éloigner de la parenté.

La base de données Parchemin nous révèle que Prisque, avec l'accord de Geneviève, est signataire de quarante-neuf contrats notariés : contrats d'achats, d'échanges, de ventes, de donations de terres, de mariage des enfants, etc., et que Prisque et Geneviève, à la fin de leur vie, pouvaient se dire qu'ils avaient été propriétaires tantôt de telle terre, tantôt de telle autre, et qu'au total ils en avaient possédé une bonne dizaine à Saint-Vallier même. Ils ont aussi fait des transactions concernant des terres à Saint-Thomas, Berthier, Saint-Michel, Saint-Charles et Beaumont. En vendant la très belle terre que Geneviève possédait à Saint-Laurent de l'île d'Orléans, Geneviève et Prisque avaient sans doute eu de quoi s'acheter une autre très belle terre à l'anse de Saint-Vallier. Une propriété de quatre arpents et demi sur front de mer avec terres basses très fertiles, foin de grève abondant, produits de la pêche en quantité, avec en plus le fleuve faisant office de route et le delta de la rivière Boyer, de petit port de mer offrant abris aux barques à voiles et à-fonds plats servant à la réception et à l'expédition de marchandises.

On sait que Saint-Vallier a été ouvert par des groupes de parents et d'amis. Depuis 1717, les lots 134 et 135 étaient occupés par Pierre Thibault, petit-neveu de François Bélanger et cousin du 3e au 4e avec Prisque Bélanger. En 1728, Pierre Gosselin, un autre cousin de Geneviève, mariait Josette Labonté à Saint-Vallier. Genevière, la femme de Prisque, était aussi la nièce de Geneviève, fille de Gabriel, religieuse de l'Hôtel-Dieu de Québec (Mère de Sainte-Madeleine) passée à l'Hôpital Général de Québec en 1693, supérieure de 1708 à 1714. Notons que, de 1720 à 1770, la seigneurie de Saint-Vallier appartenait aux soeurs hospitalières de l'Hôpital Général dont le domaine seigneurial se trouvait tout près de la terre acquise en 1733 par Prisque et Geneviève. Dans Parchemin, on trouve trois contrats ayant pour objet des concessions de circuits consenties à Prisque et Geneviève par les soeurs de l'Hôpital Général.

La rivière Boyer rejoint le fleuve à la pointe ouest de l'anse de Saint-Vallier.
Ph : Paul St-Arnaud

À leur tour, Geneviève et Prisque ont fait pour deux de leurs filles et deux de leurs gendres ce qu'Ignace Gosselin et Marie-Anne Raté avaient fait pour eux et même davantage. Un contrat de donation nous révèle qu'à Pancrace Catellier, époux de leur fille Marie-Madeleine, ils ont donné un circuit situé entre le premier rang et le deuxième rang de Saint-Vallier.

Cette terre devait être suffisamment défrichée pour être viable. Un autre contrat de donation nous révèle qu'ils ont aussi donné à Pierre Lacroix, époux de leur fille Marie-Geneviève, une terre en bois debout de six arpents de front sur quarante arpents de profondeur, située dans la paroisse de Saint-Charles relevant alors de la seigneurie de Beaumont. Ce deuxième contrat de donation spécifiait que les donateurs, Prisque et Geneviève, s'engageaient à héberger avec eux leur gendre Pierre Lacroix et leur fille Marie-Geneviève, le temps de défricher quatre arpents de terre pour leur permettre de commencer à ensemencer et d'apporter à cette ferme ce qu'il lui fallait de plus essentiel compte tenu de l'époque : une maison avec son ameublement, des bâtiments, de l'outillage, du cheptel, etc.

Le recensement du gouvernement de Québec, en 1762, nous révèle que les possessions de Prisque à Saint-Vallier ne sont dépassées que par celles du capitaine de milice Joseph Gaboury. Prisque et Geneviève auraient eu treize enfants : sept filles et six garçons. Il semble bien que leurs filles leur auraient donné une descendance plus nombreuse que leurs garçons. Jacques, le cadet de la famille qui n'avait que douze ans au passage des armées anglaises en 1759 fut le seul à transmettre le patronyme Bélanger. Quelques-uns, parmi les frères aînés de Jacques, auraient-ils perdu la vie lors des guerres de la conquête?

Jacques, fils de Prisque, a hérité de la terre de quatre arpents et demi située au bord de l'eau à Saint-Vallier, d'une terre en bois debout de trois arpents au quatrième rang de Saint-Michel et de circuits situés entre le haut des terres du premier rang et le bas des terres du deuxième rang de Saint-Vallier. Avec ce qu'il avait reçu en héritage, Jacques, qui était de 47 ans plus jeune que son père Prisque, eut de quoi bien établir deux de ses fils : Jean-Baptiste et Gabriel.

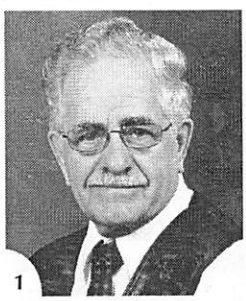
Il a aussi établi deux autres de ses fils, Prisque et Jacques, à Saint-Gervais, et un autre encore, Pierre, à Saint-Henri de Lévis, aujourd'hui dans Bellechasse.

Grâce au petit Jacques qui n'avait que douze ans en 1759, la descendance de Prisque et Geneviève portant le patronyme Bélanger est devenue très nombreuse. Prisque est décédé à 70 ans, en 1770, des suites, dit-on, d'une blessure qu'il aurait subie en 1759, lors d'une échauffourée entre les miliciens de Saint-Vallier et un détachement des troupes anglaises.

Ce détachement tentait de traverser la rivière Boyer. Geneviève décéda à 90 ans : une force de la nature cette Geneviève! ❑

La croix de chemin des Lemieux

Par Robert Lebrun


1

2

Lorsque fut venu pour elle le temps d'accoucher, Anna-Marie Pouliot, depuis 1932 l'épouse d'Hector Lemieux, mit au monde des jumeaux. L'accouchement prit une tournure dramatique, une grave hémorragie menaçant la vie d'Anna-Marie. Hector ne vit qu'une chose à faire, invoquer le Seigneur et lui faire promesse que, si sa femme et ses enfants s'en tiraient, il honorerait éternellement Dieu en élevant une croix en son hommage. Anna-Marie et les jumeaux survécurent, et Hector fut triplement heureux de remplir sa promesse. ❑

Ci-dessus
1-Rémi Lemieux, le jumeau de Yvon Lemieux.
Collection : Mme Annette Chamberland-Lemieux

2-Yvon Lemieux, époux de Annette Chamberland-Lemieux et père de Francis Lemieux.
Collection : Mme Annette Chamberland-Lemieux

Ci-contre
Croix symbolique de la gratitude pour les trois personnes sauvées de la mort par disposition divine.
Collection : Mme Annette Chamberland-Lemieux

Patriote exilé, il fit d'une terre d'exil une patrie d'adoption.

Joseph Marceau

Par Fernand Thibault

Joseph-Pierre Marceau a épousé Angélique Marcoux le 5 février 1759 à St-François-de-la-Rivière-du-Sud. Cependant, il semble que le jeune couple se soit établi dans la paroisse de St-Michel car tous leurs enfants furent baptisés à cet endroit sauf l'aîné, Joseph, baptisé à Saint-Vallier.

Le cinquième enfant du couple se prénommait Jacques. Né le 20 février 1766, il fut baptisé dans la paroisse de St-Michel. Lorsqu'il décida de s'établir de façon autonome, Jacques constata, comme la plupart des jeunes de sa génération, que les plus belles terres du comté de Bellechasse et d'une vaste superficie de Dorchester avaient déjà été concédées. De nouvelles paroisses voyaient le jour périodiquement dans le haut de Bellechasse confirmant ainsi le développement de nouveaux territoires agricoles dans les contreforts des Appalaches.

En cette période, le comté de l'Acadie en Montéregie regorgeait de belles terres disponibles pour les jeunes qui désiraient s'y établir. Sans pouvoir le certifier, il me semble loisible de dire que Jacques s'est laissé attirer par cette belle région. Fut-il attiré par une jeune fille qu'il aurait pu rencontrer dans des circonstances qu'il nous est impossible de connaître? Qui sait? Sans en connaître les péripéties, nous savons par contre assurément que Jacques épousa Archange Bourgeois, fille de Jean-Baptiste et Marguerite Cyr, le 13 octobre 1794 à Sainte-Marguerite-de-Blairfindie, Acadie, QC.

Le couple eut huit enfants. Il est possible que d'autres enfants soient issus de ce couple, toutefois, ils n'auraient pas dépassé l'âge adulte. Celui des huit qui fait partie de notre histoire était prénommé Joseph, il est né en 1806. On le surnommait petit Jacques, sûrement en référence à son père dont il était peut-être le préféré. On sait qu'il ne mesurait que 5 pieds 6 pouces à l'âge adulte, il est possible qu'il ait été un garçon petit de taille durant son enfance. Quoi qu'il en soit, il épousa Émilie Piédalue le 5 octobre 1830 à Ste-Marguerite-de-Blairfindie. Les registres officiels de la paroisse le disent cultivateur et tisserand.

Joseph s'intéressa de près à la politique. Son ambition était de libérer le Bas-Canada de la domination britannique et il était prêt à engager sa vie pour y parvenir. Le mouvement des Patriotes sembla donc tout désigné pour l'aider à parvenir à son but. Pour réussir cette noble cause, il fallait bien faire partie d'une armée forte et importante dont les membres ne reculeraient pas devant la bataille. Malheureusement pour lui, ces enthousiastes guerriers en devenir n'avaient ni l'expérience ni les armes nécessaires pour contrer la grande armée britannique, et l'aide des Américains manquait souvent au moment où elle aurait été nécessaire.

Les exilés

Antoinette Marceau Lavallée et Maurice Saint-Yves en parlent de la façon suivante : « (...) De tous les exilés politiques vers l'Australie en 1840, Joseph Marceau fut le seul à s'y établir et à fonder un foyer d'où sont issus les Marceau d'Australie. Les travaux de monsieur Mackaness, professeur à l'université de Sydney permettent de connaître l'odyssée de ce Québécois déporté à l'autre extrémité de la terre. De cette terre d'exil, il en fit une terre d'adoption. Il fut le seul parmi 58 exilés à suivre cette voie.

Ce n'est qu'au cours de l'hiver 1845 que le premier contingent de rapatriés revint au Canada au terme de cinq années d'exil dans ce qui était encore une colonie pénitentiaire de l'Empire britannique. Trois déportés manquaient à l'appel au terme de ce voyage de retour : deux étaient morts en exil et un troisième, Joseph Marceau, avait décidé de s'établir à demeure en Australie et d'y fonder un foyer.

(...) Dès 1730, les Marceau vont migrer vers la Rive-Sud du Saint-Laurent. C'est à Berthier en 1730 que Jacques Marceau épouse Marguerite Beaudoin. Joseph Marceau dit « Le Patriote » était son petit-fils; il est né à l'Acadie, au Québec, le 24 janvier 1806. Vraisemblablement, c'est son père, appelé Jacques, qui quitta les rives du Saint-Laurent pour s'établir à l'Acadie où il se maria avec Archange Bourgeois en 1794. (...) Joseph Marceau, le Patriote, était agriculteur à Napierville. Son épouse, Émilie Piédalue (cinq octobre 1830 à l'Acadie) mit au monde leur premier enfant, le 21 septembre 1834. Ils la prénommèrent Émilie comme sa mère. Deux autres enfants (Zéphirin, né à Napierville, le premier mai 1836 et Odilon, né à l'Acadie le 21 mars 1838) devaient naître au sein de cette famille avant les événements tragiques qui modifieraient le destin de tous ses membres. » Ces enfants étaient bien jeunes quand ce destin vint frapper à la porte de leur foyer. Les dates parlent d'elles-mêmes.

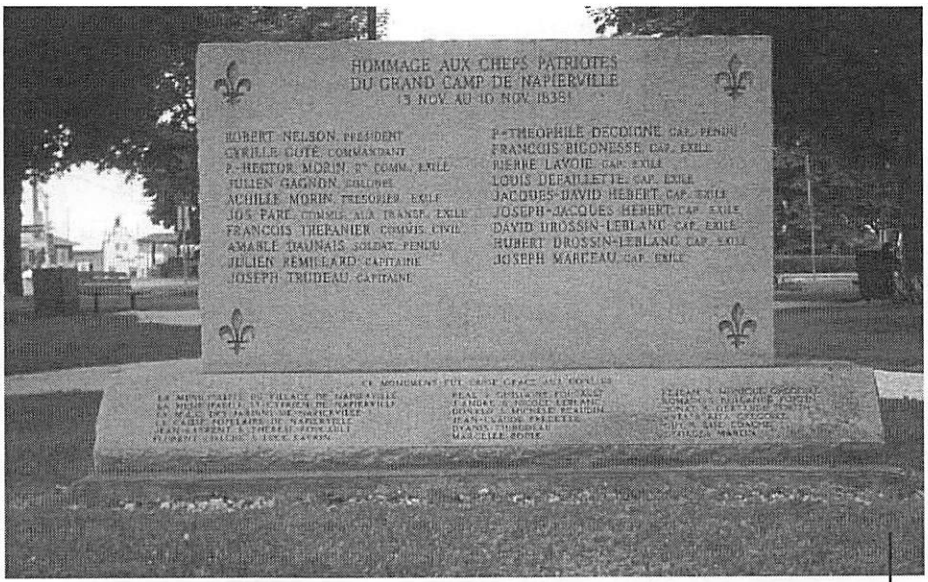
Pendant l'insurrection de 1837-1838, Joseph Marceau fut l'un des organisateurs du camp retranché de Napierville. Il était à la tête d'une cinquantaine d'hommes lors de la bataille d'Odeltown le 10 novembre 1838. Manifestement, il était un homme d'influence et devait être bien considéré dans son milieu pour occuper un poste si hautement

stratégique. Il fallait aussi un courage certain à ce jeune père de famille pour mener un combat dont la victoire était loin d'être acquise. Après la défaite de 1837, à Saint-Denis, l'armée britannique s'était réorganisée et son chef Colborne avait décidé de livrer une lutte sans quartier contre les Patriotes. Ces hommes partaient au combat pour défendre une cause désespérée; ils y allèrent même si les renforts attendus des États-Unis ne se manifestèrent pas.

Joseph Marceau fut appréhendé le 14 novembre 1838 et emprisonné dans la célèbre prison nommée « Au pied du Courant » à Montréal. Il fut cité à procès en cour martiale le 28 janvier 1839 et condamné à la pendaison comme plusieurs de ses concitoyens de Napierville et de l'Acadie, dont quelques-uns furent exécutés. Cependant, pour un grand nombre, cette sentence fut commuée et les Patriotes furent condamnés à la déportation en Australie, à l'époque le plus grand bagne de l'Empire britannique.

Les évènements tragiques furent trop difficiles à supporter pour son épouse, jeune mère de trois enfants en bas âge, dont un bébé de 9 mois. Le 23 mai 1839, Émilie Piédalue-Marceau décédait alors que son mari était en prison et en instance de déportation.

Trois jeunes enfants devenaient par le fait même orphelins de père et de mère. Quatre mois après le décès de son épouse, Joseph Marceau prenait le chemin de l'exil le 26 septembre 1839,



Monument Hommage aux chefs patriotes
Ph: Gilles Laporte sur www.cvm.qc.ca/Patriotes

en compagnie de 57 autres Patriotes.

Il ne devait plus jamais revoir son pays. La traversée vers l'Australie fut longue et difficile. Un patriote en a fait le récit dans un journal qui a été publié depuis. Six longs mois d'errance sur les mers, avec un détour étonnant par le Brésil, tel fut le sort de ces condamnés au bagne pour avoir voulu libérer leurs contemporains du joug de l'assimilation langagière et religieuse.

Ce n'est que le 25 février 1840 que Joseph Marceau et ses compagnons d'exil débarquèrent à Sydney, en Nouvelle-Galles du-Sud. Ils furent contraints à des travaux forcés, particulièrement à la construction de routes. Plusieurs tronçons de la route de Paramatta, aujourd'hui encore une voie de communication importante autour de Sydney, furent construits par ces déportés. Certains furent même envoyés en Tasmanie, colonie pénitentiaire d'une extrême dureté. Le plus étrange est que presque tous ces hommes ont survécu à ces terribles épreuves. Deux seulement sont morts en déportation : Louis Dumouchel, aubergiste de Sainte-Martine et Ignace-Gabriel Chèvrefils, cultivateur résidant de la même paroisse. ❑

Page de Gauche:
Joseph dit Petit-Jacques Marceau.
Ph : Collection Fernand Thibault.

Décès de membres

La Société historique informe ses lecteurs du décès d'un de ses membres, M. Germain Bédard de Saint-Malachie, survenu le 27 août 2008. Nos condoléances à la famille. Également M. Laval Fortier de Sainte-Claire, un membre de longue date, décédé le 5 décembre dernier. Sa fille nous a informés de son décès, mentionnant qu'il appréciait beaucoup le contenu du bulletin. Ces dernières années, il s'en faisait faire la lecture par ses proches. Condoléances à la famille Fortier et à ses proches.

La rédaction: redaction@shbellechasse.com

Yvon Laflamme CA, Pl. fin.
Mercier Vallières Laflamme
Société en nom collectif
Comptables agréés
23, rue Commerciale
Saint-Charles, Bellechasse
(Québec) G0R 2T0
Tél.: (418) 887-7000
Fax: (418) 887-6690
mvlafla@globetrotter.net

En hommage aux personnes de Saint-Philémon qui nous ont aidés à préparer ce numéro spécial, voici quelques photos anciennes de leur municipalité. **Ph : Collection Annette Chamberland-Lemieux**

Saint-Philémon 1914, bureau de poste en fonction de 1911 à 1967. De gauche à droite à l'avant : Aline Levesque, Liliane Gagné, Marie-Paule Prévost. À l'arrière : Mesdames Émile Levesque, Narcisse Gagné, et Gaudias Prévost. Sur la galerie : Narcisse Gagné (fils).

Trottoir de bois conduisant au Couvent à Saint-Philémon. À droite, le vieux presbytère.

Premier cimetière de St-Philémon

Deuxième hôtel de Saint-Philémon

Nous préparons un numéro spécial sur les militaires en Bellechasse, quelle que soit la période. Vous avez des lettres, photos, souvenirs ? Appelez-nous : 418 883-5110 ou redaction@shbellechasse.com

Maison rurale de la fin du 19e siècle à Saint-Lazare
Ph : Collection Robert Lebrun

Avis de convocation

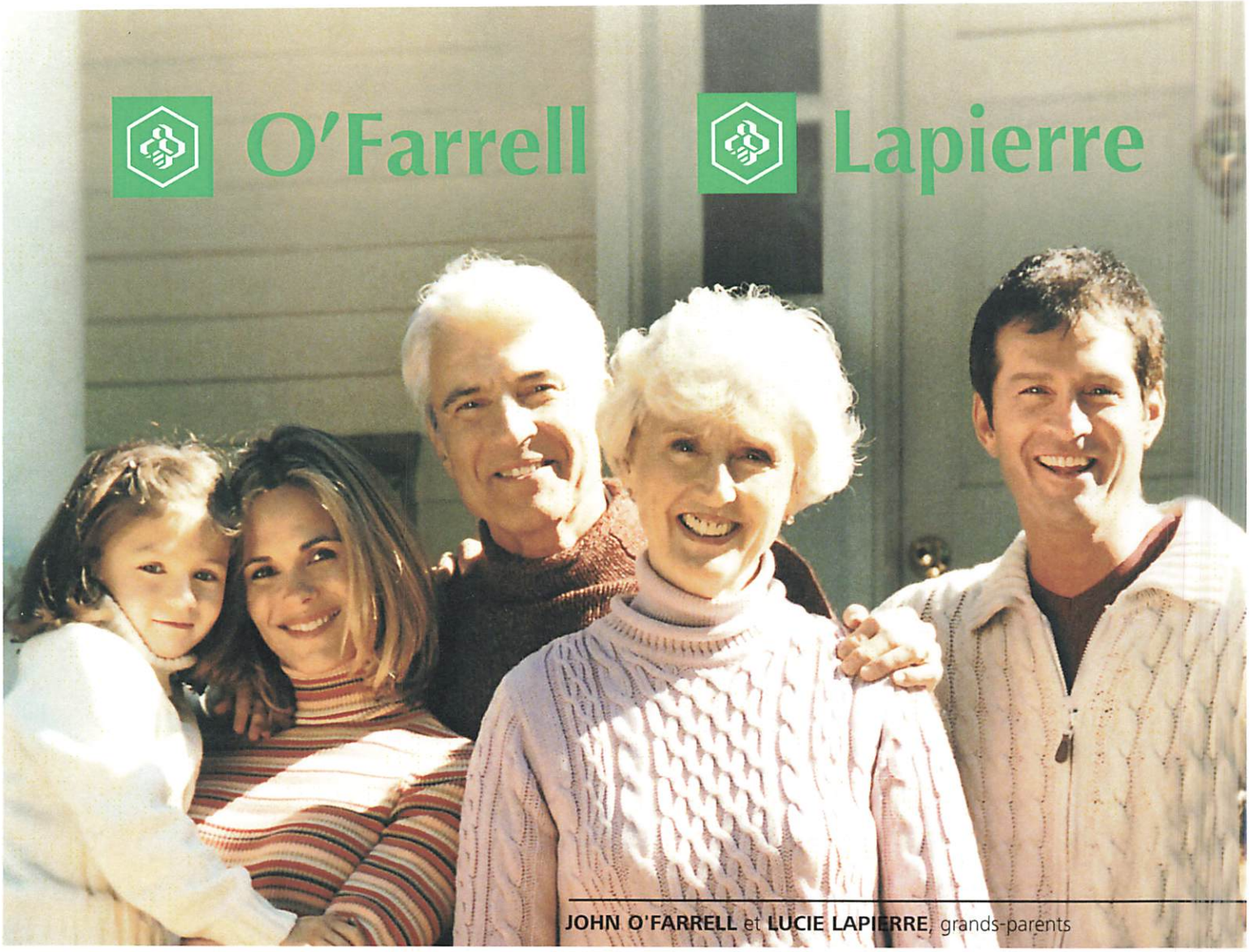
Assemblée générale annuelle de la Société historique de Bellechasse

Lieu : Mairie de Saint-Philémon - Date et heure : 26 avril à 14 h

Ordre du jour

Bienvenue aux participants - Lecture et adoption de l'ordre du jour
Lecture et adoption du procès-verbal de l'assemblée générale 2008
Bilan financier de l'organisation - Projet de modification aux règlements généraux
Rapport du président sur les activités 2008 et perspectives 2009
Élections au Conseil d'administration - Varia - Questions et suggestions de membres
tirage de prix de présence - Clôture de l'assemblée

Bienvenue au plus grand nombre. Café, jus et biscuits seront servis.
Une visite guidée de l'église aura lieu immédiatement après l'assemblée.



« Nous croyons à l'importance du patrimoine et de l'histoire de Bellechasse pour les générations actuelles et futures et nous encourageons les actions entreprises pour leur mise en valeur. Notre caisse aussi. »

Caisse populaire Desjardins
de la Vallée de l'Etchemin

Caisse populaire Desjardins
des Abénakis

Caisse populaire Desjardins
des Rivières Boyer et Etchemin

Caisse populaire Desjardins
du Mont de Bellechasse

Caisse Desjardins
des Seigneuries de Bellechasse

Desjardins
Caisses de Bellechasse